

LETTRE
MISSION DE FRANCE
AUX
COMMUNAUTÉS

Aujourd'hui
La Mission de France,
l'espérance infatiguée
de l'évangile

Fidélités à une histoire :
Entrer en solidarité
L'incarnation jusqu'au bout

L'Eucharistie
des commencements

Femme du désert,
Thérèse d'Avila

En Afrique
retrouvailles

Façonnés
par des lames de fond

Naître homme ou femme

**« Il n'y a qu'un être absolument beau, le Christ...
L'incarnation est la seule apparition du Beau ».**

Dostoievsky.

Sommaire

	Pages
<i>Aujourd'hui la Mission de France</i>	
l'espérance infatiguée de l'évangile	
Jean Rémond	4
<i>Entrer en solidarité</i>	
extrait d'un mémoire de maîtrise en théologie	
Christophe Roucou	7
<i>L'incarnation jusqu'au bout</i>	
extrait d'un mémoire de maîtrise en théologie	
Dominique Fontaine	17
<i>L'Eucharistie des commencements</i>	
échos de Tanzanie	
Jacques Leclerc	30
<i>Femme du désert,</i>	
Thérèse d'Avila	
Carmélites de Mazille	34
<i>En Afrique,</i>	
Retrouvailles	
Bernard Gautier	42
<i>Composantes</i>	
tous et chacun façonnés par des lames de fond	
René Salaün	50
<i>Naître homme ou femme</i>	
N'être qu'homme ou femme	
Sezny Roudot	55

A la manière d'Abraham qui partit sans savoir où il serait conduit, les membres de la Mission de France accomplissent ce voyage, en France ou au delà de l'hexagone, simplement poussés par la vie quotidienne, dans les usines et les chantiers, les laboratoires, les bureaux, les services de santé, etc. Partout, ils ont trouvé un peuple de frères qui les appelaient à être des leurs. Ils ont vécu cet appel comme une grâce de prédilection. Leurs cœurs se sont ouverts aux humiliations subies et aux espoirs indéterminables de jours meilleurs. Ils ont rejoint ceux et celles qui ne se résignent pas à une société où l'argent est la référence absolue, ni à un monde où le sang des innocents, quelque part toujours, coule injustement. Alors ils ont été provoqués à réfléchir davantage : que veut dire « annoncer la Bonne Nouvelle » ? Leurs solidarités avec les « petits », dont chacun sait l'importance pour l'Évangile, sont devenues concrètes, fortes, décisives pour leur vie spirituelle et leur espérance d'Église.

« La Mission de France a quarante ans. A l'échelle du temps, quarante ans ne font qu'une brève séquence. Sans prétendre écrire l'histoire que seul le

recul permettra de faire un jour, jetons un regard sur les quarante ans de la Mission. Nous y reconnaissons Celui qui a cheminé avec nous. Il nous appelle aujourd'hui autant qu'hier à une route nouvelle... ».

Telles sont les première lignes d'un ouvrage : « Aujourd'hui la Mission de France, l'espérance infatiguée de l'évangile », qui vient tout juste de paraître aux Editions du Centurion (1) et que l'on peut trouver en librairie. Ce livre n'est pas seulement une production littéraire ; il est une œuvre collective (une trentaine d'auteurs), forgée jour après jour, dans les moments les plus douloureux comme dans les temps de grâce.

Dans ce numéro, la Lettre aux Communautés offre à ses lecteurs à la fois la préface de « Aujourd'hui la Mission de France » et quelques extraits des mémoires de maîtrise en théologie, rédigés cette année par deux jeunes prêtres, Dominique Fontaine et Christophe Roucou. A ces derniers, le Comité de rédaction présente ses excuses : nous avons en effet tronqué leurs études en sélectionnant un seul chapitre de chaque mémoire ce qui,

obligatoirement ne rend pas compte du mouvement et de la progression de leurs recherches. Notre choix a été motivé par le souci de donner un écho à « Aujourd'hui la Mission de France », en nous re-mémorant quelques moments historiques de notre cheminement : l'initiative audacieuse entreprise par les premiers prêtres-ouvriers (D. Fontaine) et la solidarité des équipes d'Afrique du Nord avec les populations de ces pays pendant la guerre d'Algérie (C. Roucou) (1).

La Mission de France est née à l'ombre du Carmel de Lisieux. Au cours de son existence, elle n'a cessé d'entretenir des liens fraternels avec ses amis des monastères et des couvents, « amis si merveilleusement proches ». On ne sera donc pas étonné que le « point d'orgue » du livre cité plus haut soit quelques pages écrites dans un style poétique par les sœurs du Carmel de Mazille que nous connaissons bien. Dans ce numéro, nous publions un autre texte émanant de ce Carmel et traçant un portrait de cette femme du désert : Thérèse d'Avila.

(1) Ces deux mémoires ont été présentés à l'Institut Catholique de Paris en juin 1981, le premier sous le titre : « En Jésus-Christ un Dieu libérateur dans le processus de l'histoire », et le second : « Vivre au Maghreb et y confesser le Dieu de Jésus-Christ ».

(1) 17, rue de Babylone, 75007 Paris.

Aujourd'hui

la Mission de France

L'espérance infatiguée de l'Évangile

Jean Rémond

La Mission de France a quarante ans. A l'échelle du temps, quarante ans ne font qu'une brève séquence. Sans prétendre écrire l'histoire que seul le recul permettra de faire un jour, jetons un regard sur les quarante ans de la Mission. Nous y reconnaissons Celui qui a cheminé avec nous. Il nous appelle aujourd'hui autant qu'hier à une route nouvelle...

Le 24 juillet 1941, l'Assemblée des Cardinaux et Archevêques fonde la Mission de France. C'est un point d'aboutissement. La lente et progressive prise de conscience de la déchristianisation des campagnes et des villes, les intuitions et les découvertes de la J.O.C. et de l'Action Catholique Rurale, le renouveau biblique, avaient contribué à la naissance, en France d'un puissant courant missionnaire. En son jaillissement, la grâce dont est porteuse la Mission de France n'a donc pas eu visage d'illumination charismatique, mais visage « ecclésial ». Elle a été accueillie au sein d'un cheminement collectif et s'est traduite par une initiative hiérarchique, celle du Cardinal Suhard, qui lui a permis de se déployer en rendant possible à des hommes d'y répondre ensemble comme prêtres.

Dès les débuts de la Mission, une même démarche commune à tous ses membres n'a cessé de l'inspirer : rejoindre les hommes dans ce qu'ils

vivent pour y inscrire, en vies données, la Bonne Nouvelle de l'Amour de Jésus Christ pour ses frères. La conviction que les premiers d'entre nous avaient acquise dans les divers compagnonnages de la guerre a été, de ce point de vue, décisive : « vivre avec » est une des premières exigences de l'annonce de l'Évangile et, dans ce « vivre avec », la fidélité à Jésus Christ passe par l'amour privilégié des plus petits d'entre ses frères.

Chemin faisant, notre regard sur le monde et sur l'Église, a beaucoup évolué. Nos perceptions des différentes manières de croire et des diverses formes d'athéisme nous ont conduits peu à peu à de nouvelles compréhensions de la Mission.

La route n'a pas été facile. L'arrêt des prêtres-ouvriers en 1954 reste pour nous le moment le plus douloureux de notre histoire collective. Il a porté un coup très grave à l'élan et au dynamisme de la Mission de France. Il fût aussi ressenti comme une immense déception par beaucoup d'autres prêtres et chrétiens. Que d'énergies alors rassemblées dans l'Église furent dispersées par cet événement !

La même année 1954, la promulgation de la Constitution Apostolique confirmait la Mission de France dans sa tâche sans nous permettre de reprendre l'effort entrepris dans ce qui nous en paraissait la forme la plus significative. Cela ne nous a pas empêché de poursuivre, mais nous avons vécu alors dix années de difficile espérance.

En assemblée générale, fin août 1980, nous avons mis en commun les convictions qui nous animent aujourd'hui. Elles s'enracinent dans notre histoire ; elles forment les bases de notre effort collectif ; elles nous ouvrent aux orientations qui nous paraissent les meilleures et les plus urgentes pour les quelques années prochaines ; elles nous appellent à la lucidité et à l'humilité.

Notre histoire commune, comme toute « histoire sainte » a ses faiblesses. Pas plus que d'autres, nous ne sommes à l'abri des durcissements idéologiques, des scléroses de la pensée et du comportement, des tentations de la richesse et du pouvoir. Nous sommes toujours invités au regard neuf de l'enfant, car l'Esprit renouvelle chaque jour la face de la terre.

Non seulement la carte du monde s'est considérablement modifiée, mais aussi l'Église. Le Concile a pris en considération le chemin, qu'avec d'autres, nous avons ouvert dans l'enthousiasme et dans la contradiction.

Nous l'avons accueilli avec joie. Trop peut-être comme une consolidation de notre labeur sans percevoir suffisamment qu'il annonçait un tournant décisif dans la manière de vivre l'Eglise. Tournant qui peut libérer tant de forces vives, suscitées par l'Esprit dans le peuple des croyants et que nous accueillons comme une espérance pour la jeunesse de la foi et de l'Eglise.

Il n'est pas facile de ré-ajuster les modèles qui façonnent au temps de la jeunesse ou de la maturité. Ceux d'entre nous qui ont dépassé la cinquantaine le savent et c'est une chance. Les jeunes qui nous rejoignent ont besoin que nous leur transmettions le meilleur de nous mêmes et de notre expérience commune, sans que nous les obligions à passer par nos proches chemins.

Nous avons à tenir compte de la faiblesse de nos moyens, mais nos possibilités d'ouvrir les voies de l'avenir sont moins mesurées par l'âge de nos artères et nos cheveux blancs que par la jeunesse de notre cœur. De cette jeunesse, nous le savons, la source inépuisable est en Jésus Christ.

Les incompréhensions rencontrées nous ont conduits à une réflexion en profondeur sur leurs causes. C'est ainsi qu'une meilleure connaissance de l'histoire des missions, mais aussi la prise de conscience des peuples du Tiers Monde et les événements de la guerre d'Algérie, ont provoqué une nouvelle compréhension de la démarche missionnaire. Ce que nous vivons en France n'est pas isolable de ce qui se vit partout ailleurs dans le monde.

Le pressentiment qui avait conduit à envoyer, dès les premières années, quelques équipes au Maghreb est devenue certitude. Avec le développement des implantations dans le Tiers Monde, et la diversification de nos enracinements humains en France, nous avons mieux compris que l'unité de l'Eglise ne pouvait se construire dans l'uniformité imposée par un impérialisme culturel, quelqu'il soit. Elle ne peut se réaliser que par un partage fraternel des diverses manières dont ont vécu autrefois, et vivent aujourd'hui de Jésus Christ, ceux qui croient en lui.

Au delà des épreuves, nous avons poursuivi notre route, meurtris certes et avec la modestie imposée par la pauvreté de nos moyens, mais avec détermination. C'est notre joie d'y avoir accueilli, comme compagnons, une nouvelle génération de jeunes.

Entrer en solidarité^{*}

Christophe Roucou

Ceux pour qui ces sept années (de guerre d'Algérie) — 1956-1962 — ont marqué un tournant décisif de leur histoire, le risque pris de lier leur vie et leur destin avec celui des Algériens, entrés en lutte pour leur indépendance et leur libération, m'en voudront peut-être de ne consacrer que ces quelques pages à ce qui s'est écrit avec autant de larmes, de sang, de foi et d'amitié. Le temps n'était pas aux longs propos théologiques, il était à la solidarité de chaque jour, à la porte ouverte, aux défenses devant les tribunaux, au cri de justice au nom de l'Évangile, à l'exil parfois.

Ces lignes ne se proposent pas d'écrire une histoire qui mérite plus de temps et de travail (1). Elles voudraient montrer combien « se placer du point de vue des autres » n'a pas été un vain mot.

* Extrait d'un mémoire de maîtrise en théologie.

(1) Des éléments de cette histoire sont fournis par : Vinatier (J.), voir note 7, chap. 7, « Devant le drame d'Algérie », pp. 186-226 ; Nozière (A.), note 16, pp. 206-214, à propos de la MDF ; Poulat (E.), Une Église ébranlée, Paris-Tournai, Casterman, 1980 (coll. Religions et sociétés), pp. 92-115.

Vivre l'incarnation a conduit certains en prison ; reconnaître l'Esprit de Dieu à l'œuvre dans l'histoire a contraint à prendre parti, à vivre une Église déchirée.

I - Jésus Christ appelle au secours

Le dimanche 29 janvier 1956, l'équipe de Souk-Ahras distribue une déclaration aux Chrétiens. C'est la première prise de position publique de prêtres de la Mission de France dans le conflit ouvert depuis le 1^{er} novembre 1954 (2).

Ce texte comprend trois parties (3). La première rappelle l'enracinement de la foi chrétienne dans le Décalogue et donc la réprobation de tous les attentats comme « criminels », la condamnation

(2) Rappelons que pour la France, il ne s'agit officiellement que d'une « opération de maintien de l'ordre ».

(3) Texte cité en annexe à la fin de cet article.

de toute tentative de « légitime vengeance » ou d'exercice privé de la justice.

La deuxième partie a pour centre : la Charité. L'équipe en rappelle la source :

« ...Ce Dieu du Sinaï s'est fait connaître par Jésus-Christ et son Eglise, comme étant notre Père, comme ayant dessein de rassembler effectivement tous les hommes dans sa famille, dans une société de frères. Et par son Esprit, il veut nous communiquer son amour universel et désintéressé ».

Cette charité se vit dans le refus de tout racisme au nom de l'appartenance à une classe, race ou nation. Après le rappel de l'attitude de Jésus qui s'est identifié au pauvre et au prisonnier le texte ajoute :

« Pour le chrétien en face de la misère humaine, il n'y a plus ni patrie, ni amis, ni ennemis. Il n'y a plus que Jésus Christ qui nous appelle au secours ».

Devant la crise, la charité doit sensibiliser les Chrétiens à l'injustice individuelle comme structurelle et les inviter à la recherche des causes et des remèdes.

Dans la dernière partie, les prêtres s'expliquent sur leur position dans ce conflit. Envoyés « à tous les hommes de cette paroisse et de ce secteur », ils doivent « être et demeurer envers et contre tout (fût-ce au prix de notre vie) au service de tous, et le presbytère doit être ouvert à tous ». Leur objectif est

de demeurer « un trait d'union entre les deux camps ».

Mais pour beaucoup, ce « tous » n'est pas tolérable : à la suite de demandes de Chrétiens européens, le préfet prend un arrêté d'expulsion de ces trois prêtres (4).

Cet acte est le premier d'une longue série. A chaque fois, deux motivations de foi sont exprimées : le service de *tous* les hommes, chrétiens ou non, européens ou musulmans, et l'identification du pauvre à Jésus Christ. La solidarité première qu'ils entendent vivre, c'est avec des hommes comme hommes, et non pas d'abord à cause de leur appartenance religieuse. Un pas est donc franchi. L'autre, identifié au Christ, n'est pas seulement l'étranger ; c'est l'homme souffrant, prisonnier, en l'occurrence l'Algérien prisonnier des Français. La référence à Mat. 25 est ici claire. Il convenait de s'arrêter sur ce texte qui marque le début d'un engagement dans la solidarité avec le peuple algérien.

II - Engagement dans la solidarité

A la lecture des textes, deux traits majeurs apparaissent. La fraternité avec tous, risquée et quotidienne, est mise en œuvre au nom du ministère reçu et de

(4) L. Augros, J. Kerlan, P. Mamet sont expulsés en mai, malgré les protestations du cardinal Liénart et le soutien de Mgr Pinier, évêque de Constantine. La mesure sera rapportée en juillet. Cf. Vinatier, pp. 86-197.

l'égalité de tous les hommes devant Dieu et dans son amour. Les « autres », dans l'acception de D. Perrot, sont reconnus dans toute leur altérité : ils appartiennent à un autre peuple, avec ses aspirations, son histoire, et finalement son droit à l'indépendance comme nation. Il me semble alors qu'un retournement se produit : le visage et la détresse de l'autre s'imposent, le mouvement qui consistait à « aller vers » n'est plus premier.

Durant toute la guerre, les prêtres de ces équipes sont tous en paroisse, à l'exception d'un chargé du port d'Alger. Cette responsabilité les place dans une difficulté extrême pour demeurer au service de tous : communauté européenne qui forme la paroisse et Algériens de ce secteur. Les jeunes qui rejoignent alors ces équipes ont souvent rencontré auparavant en France des travailleurs algériens et noué avec eux des solidarités (5).

(5) A Alger, une équipe est chargée de la paroisse de Bab el Oued, une autre des deux paroisses du secteur d'Hussein-Dey. Dans le secteur de Souk Ahras, une partie de l'équipe est chargée de la ville, l'autre réside dans le centre minier proche de Ouenza.

M. rejoint Souk-Ahras en 1958, il évoque ses motivations :

« Je crois que c'est l'image d'un Jésus renversant les barrières — avisant les pêcheurs ... apportant le pardon de Dieu — faisant des pauvres ses préférés ... demandant jusqu'à l'amour des ennemis ..., qui m'a mis en route vers les hommes les plus loin de l'Eglise ... C'est au cours d'un stage de travail dans la région lyonnaise que j'ai découvert les Maghrébins. Cette découverte des travailleurs émigrés fut une lumière sur ma route et le point de départ de mon engagement dans la vie maghrébine. Il est difficile d'avoir une mémoire précise de ma foi — à tel ou tel moment — toutefois je peux dire ceci : à cette époque, Jésus était pour moi le seul médiateur, et l'Evangile un message unique et inimitable — et je trouvais tout naturel d'être appelé à en témoigner comme d'un Vivant pourvoyeur de l'Esprit. »

Dans la guerre

Cette épreuve de la guerre, je l'évoquerai simplement à l'aide d'un rapport fait par l'équipe de Souk-Ahras pour la session régionale d'avril 1959. Dans une première partie, ils décrivent « les peuples de notre secteur » (6).

« ...l'ensemble (des Européens) est passé *d'une certaine crainte* (même terreur) *devant la mort* (1956-57) *à une certaine crainte devant l'avenir qui s'offre*, et entre ces deux états de crainte, *une certaine période de confiance* (13 mais 1958). (...) Quelle que soit *la solution politique*, les gens sont inquiets devant *la poussée musulmane...* les gens commencent à se sentir *minoritaires...* En général, on ne peut pas dire que, actuellement, la population européenne dans son ensemble soit marquée par la souffrance matérielle ou morale. (...) Dans le fond, les gens dans leur ensemble n'ont pas compris le sens des événements ».

« Le fossé », constate l'équipe, « reste et même s'approfondit entre les communautés ».

Après avoir décrit les emplois de la

(6) Ce rapport décrit ainsi la population :

« 5.000 Européens baptisés
500 Israélites

35.000 Musulmans, dont environ 25.000 formant la population stable de Souk-Ahras, et peut-être une dizaine de milliers qui sont venus de la campagne depuis 4 ans, réfugiés chez des parents ou bien s'agglomérant dans des gourbis de plusieurs quartiers périphériques. »

population musulmane et surtout le chômage, ils ajoutent :

« Dans l'ensemble, il y a des milliers de gens qui meurent de faim et vivent dans le dénuement le plus complet. (...) la grande crainte en ville est due à la police et à tout ce qui est rattaché : spécialement police judiciaire et DOP... C'est la crainte de passer à la DOP et surtout d'y repasser. Cette crainte finit par écraser les gens complètement par moments, au point que certains n'ont plus le courage de lire ou de réfléchir sur quoi que ce soit ».

Les souffrances subies par cette population sont « très grandes à tous points de vue, moral, physique » (7). L'équipe relève ensuite l'importance de l'Islam comme une force pour le peuple dans sa lutte : « Si le Ramadan a été bien suivi cette année, c'est toujours comme les années précédentes, parce que c'est une manifestation commune vis-à-vis des événements ».

(7) *Souffrances* : elles sont évidemment très grandes à tous points de vue : morales, physiques, etc ... Pour une foule de pauvres gens, c'est la faim, le dénuement, il est inutile d'insister là-dessus. Souffrances de ne pouvoir trouver du travail, spécialement chez un certain nombre de jeunes, qui ne se sentent pas des hommes, parce qu'ils ne travaillent pas. Souffrances physiques dues aux mauvais traitements et leurs conséquences ensuite. Souffrances morales des séparations dans les familles ... Souffrance générale qui fait que les gens souhaitent dans l'ensemble que la paix arrive bientôt. »

Une minorité de Chrétiens

Dans ce contexte, l'Eglise, européenne, se trouve dans sa majorité du côté du pouvoir français, et après l'arrivée du général de Gaulle dans le camp des partisans de l' « Algérie française ». Les équipes Mission de France se retrouvent avec la minorité de Chrétiens, laïcs ou clercs, qui refusent une paix réalisée aux dépens de la justice, et se prononcent ensuite pour le droit à l'indépendance du peuple algérien.

Mgr Duval, l'archevêque d'Alger, adopte une attitude courageuse. Dès son message du jour de l'an 1957, il condamne en ces termes la torture utilisée par l'armée française et justifiée par certains chrétiens :

« Au nom de cette fidélité à Dieu, il n'est jamais permis, même pour défendre une cause que l'on croit juste, de prendre les moyens défendus par Dieu, cette défense atteint tous les hommes et ne souffre aucune exception. C'est un déshonneur pour un homme que de faire souffrir injustement un innocent. A tout prendre, il vaut mieux mourir que d'être un criminel (8).

Avec la même force, il ne cessera de demander le respect des droits de tous

(8) Duval (L.E.), « Message du Jour de l'An », LAC, janvier 1957, pp. 7-8.

(9), et une paix fondée sur la justice (10).

Le prix de la solidarité

De 1956 à 1961, on note une évolution dans la prise de conscience de l'enjeu politique de cette guerre : passage de l'accueil des individus à l'accord avec l'objectif d'une indépendance politique. Les engagements des membres des équipes sont variés. La formule d'E. Poulat me semble bien les résumer :

« le minimum sera de maintenir à tout prix le contact humain avec les Musulmans, fussent-ils des hors-la-loi (françaises) ; le maximum de collaborer avec les militants du F.L.N. en lutte pour l'indépendance de leur pays » (11).

Je voudrais citer quelques brefs témoignages. D'abord, la position de l'équipe d'Hussein-Dey en novembre 1958 :

« Souci de les rejoindre dans le plus profond de leur vie, de leurs soucis et de leurs aspirations, en souhaitant même les rejoindre dans la mesure où

(9) Ibid. : « Nombreux sont également ceux qui voient clairement qu'il ne peut y avoir de paix véritable que dans le respect des droits de tous. Un jour ou l'autre finira par s'imposer cette évidence que l'Algérie ne peut exister que par la cohabitation fraternelle et la collaboration pacifique des communautés spirituelles qui la composent ».

(10) Duval (L.E.), « Radio-message de janvier 1959 », LAC, 2 février 1959, pp. 17-18.

(11) Poulat (E.), op. cit., p. 99. F.L.N. : Front de Libération Nationale, créé en 1947, mouvement politique qui mènera la lutte d'indépendance.

nous le pourrons dans ce que ces aspirations représentent de juste mais en acceptant aussi de les aimer dans leurs défauts ou leur colère ».

Ensuite, ce témoignage de P. Manet, au procès de Ben Saddok :

« Si je suis là, c'est parce que je me sens directement lié à Ben Saddok, parce que, dans ma chair, j'ai vécu aussi le drame de son peuple... Mohammed Ben Saddok, devant Dieu et devant les hommes, je ne peux porter contre toi le jugement extrême, car tu n'es pas totalement responsable de ton acte. Si tu as glissé un jour, c'est peut-être que nous ne t'avions pas assez aimé, toi et ton peuple » (12).

Il y aura peu de temps après l'arrivée des paras de Massu, l'arrestation et le procès de J.C. Barthez, de l'équipe d'Hussein-Dey, au cours de l'été 1957. En mai 1960, ce sera l'arrestation et le procès de J. Kerlan, aumônier du port d'Alger. A chaque fois, l'accueil ou le soutien à des militants du F.L.N. leur est reproché ; à chaque fois, la droite et la presse les attaquent durement. A chaque fois, on entendra pour leur défense des paroles semblables à celles d'E. Deschamps, au nom du cardinal Liénart :

« Tout prêtre catholique se doit simultanément aux chrétiens et aux non chrétiens... Sur cette terre algérienne,

(12) In Nozière, op. cit., p. 211. Mohammed Ben Saddok, militant FLN, comparaissant devant la Cour d'Assises de Paris, pour avoir abattu le président Ali Chekhal à Paris (procès le 10.12.1957).

un prêtre qui ne s'efforcerait pas d'être présent au nom du Christ à toutes les populations qui y vivent ne serait pas fidèle à l'esprit de l'Eglise » (13).

L'un d'eux choisit de suivre en Tunisie les militants du F.L.N. et de partager leur combat.

Cette attitude des équipes en Algérie joue pour beaucoup dans les engagements de prêtres de la Mission de France en France et dans les prises de positions publiques : dénonciation de la torture (14), solidarité avec les Algériens en France, et pour certains, soutien aux militants du F.L.N. Là aussi, arrestations et procès ne manqueront pas (15).

(13) Témoignage d'E. Deschamps, membre du Conseil de la MDF, au procès du père J. Kerlan, 23 mai 1960, devant le Tribunal des Forces Armées, in LAC, 5 juin 1960, p. 4.

(14) Dès mai 1956, un premier dossier sur les tortures, réalisé à partir de témoignages, est transmis au cardinal Liénart. Dès octobre 1956, dans une lettre aux équipes, il évoque les tortures pratiquées en Algérie : « cela, nous ne pouvons pas l'admettre » in Vinatier (J.), op. cit., pp. 193-194.

(15) Arrestation de B. Boudouresques à Paris, perquisitions au séminaire de Pontigny et dans les communautés MDF en octobre 1958 (Vinatier, op. cit., pp. 216-219) ; plus tard, soutien à l'objection de conscience, procès de C. Corrè à Lyon en 1960 (ibid., pp. 221-223). La LAC, 6, juin 1959, pp. 13-20, publie un « Essai de réflexion morale sur les relations des prêtres avec des Algériens musulmans en France », rédigé par une équipe. On peut y lire cette prise de position :

« Pour nous, chrétiens, notre appartenance charnelle à un peuple ne peut manquer de s'associer aux exigences de la dimension universelle de l'Eglise. Un Français chrétien ne peut réduire le Christ et l'Eglise aux frontières de sa patrie : il doit être aussi pour les autres nations le témoin de Jésus-Christ. Il doit être chrétien dans sa manière d'être Français. »

III - Un engagement prophétique

Les paragraphes précédents ont montré le caractère décisif de ces années pour les équipes de Mission de France dans un engagement de solidarité au nom même de leur foi et de leur ministère. Cet engagement les a progressivement conduits à une prise de position politique.

Reconnaissance de l'autre

Cette prise de position va au-delà de l'entrée dans le champ politique ; elle engage une attitude de foi et ecclésiale décisive, elle aussi.

J'évoque ici la prise de position « sur le fond du problème » exprimée dès mars 1958. Au cours d'une session de délégués des équipes de France et d'Algérie, les conclusions pastorales suivantes sont adoptées :

- affirmation du respect des droits des autres et condamnation de la torture : « Il n'est pas traître à sa patrie, le chrétien qui exige le respect des droits des autres. Il ne démoralise ni l'armée, ni la nation, le chrétien qui condamne certaines méthodes inhumaines ».
- affirmation de la non-identification de l'Eglise avec une nation précise :

« Nous devons témoigner que l'Eglise ne se confond avec aucune nation existante. Elle considère comme un bien la formation de nations nouvelles ».

« S'il est avéré qu'en Algérie un peuple existe et veut exister comme distinct du peuple français, nous pouvons donc nettement déclarer que l'Eglise n'est pas davantage opposée là qu'ailleurs à l'accession de ce peuple à l'indépendance » (16).

D'emblée donc, est reconnue l'altérité du peuple algérien ; altérité : il n'est pas français mais autre et le respect lui est dû à ce titre ; peuple : ce ne sont pas seulement des individus différents, mais un ensemble cohérent, organisé, avec son histoire. La première tâche de l'Eglise est de respecter cette liberté, cette altérité du peuple ; sa libération est première, les droits et le sort de l'Eglise y sont relatifs.

Une option de foi

Cette prise de position repose sur plusieurs convictions de foi :

- une égalité de tous les hommes entre eux, fondée dans l'amour que Dieu leur

(16) Session faite les 20 - 22.1.1958 avec le Père Martelet. Le dossier en est publié dans *LAC*, 3, mars 1958, avec l'approbation du cardinal Liénart. Cf. Viatier, op. cit., p. 205.

porte, car « tous les hommes sont créés par Dieu à son image » (17).

- la priorité est donnée à la rencontre et au service des autres, non seulement parce qu'ils sont autres mais aussi parce qu'ils sont pauvres et opprimés, et là est la présence de Jésus Christ (Mt 25).
- la conviction que, pour comprendre le mystère du Christ dans sa totalité, il faut s'ouvrir à la totalité de l'humanité contemporaine.
- enfin, la liberté de ce peuple est voulue par Dieu, elle est même la condition pour qu'il découvre que Dieu l'aime (18).

L'attitude qu'ils privilégient est alors celle du service, de l'humilité dans la rencontre de l'autre :

« Nous efforcer d'être des serviteurs, et non pas des maîtres, y compris dans le domaine de la pensée... nous garder d'être devant eux comme le Cheik, mais comme un pauvre... ».

(17) Doc. 61-3 : « Tous les hommes sont créés par Dieu à son image. Ils sont radicalement égaux devant Lui quelles que soient leur race, leur patrie, leur situation sociale ou leurs opinions. Dieu est Père. Il aime tous les hommes quels qu'ils soient, spécialement les plus pauvres. Il est impossible de se comporter en fils de Dieu sans travailler à la fraternité de ses enfants. »

(18) Doc. 58-4 : « J'ai souvent réfléchi à la volonté du Seigneur sur ce peuple algérien vers lequel je prétends toujours être attiré. Sa volonté, n'est-ce pas que ce peuple « vive » — qu'il vive dignement — qu'il puisse découvrir dans la pratique les droits et les devoirs d'être libre ... qu'il découvre que Dieu l'aime, que Dieu est venu chez lui, qu'il l'a sauvé. »

Ce texte, pour moi, fait résonner le début de l'hymne de l'épître aux Philippiens (Ph. 2, 6), mais j'y reviendrai.

Pour conclure ce chapitre, je remarquerai que ce temps est aussi celui de la rencontre des autres dans leur qualité de croyants musulmans. L'a priori de l'équipe d'Hussein-Dey est une attitude positive, non sans humour :

« Les anciens ont tellement bien étudié les défauts des Musulmans que, cette étude étant épuisée et n'ayant plus rien à apprendre de ce côté, nous nous appliquerons avec la même application à éplucher leurs qualités : « Vous aimez trop les Musulmans ». C'est possible ! mais je ne les aimerais jamais assez ».

Annexe

Equipe de Souk-Ahras

29 janvier 1956

L'Equipe sacerdotale parle aux Chrétiens

1 — Notre foi, si on la considère dans ce qu'elle a de plus essentiel et de plus élémentaire, c'est la foi au Dieu du Sinaï, au Dieu du Décalogue, au Dieu qui a dit : « Tu ne tueras pas, tu ne prendras pas injustement le bien d'autrui. Tu respecteras ton prochain dans sa vie, ses biens, sa famille, son honneur, sa liberté », etc...

En conséquence, pour la conscience chrétienne, tous ces attentats répétés depuis 15 mois, sont des crimes. C'est clair. Et dans une société policée, c'est-à-dire, qui veut vivre selon la justice, il est normal que les criminels soient mis hors d'état de nuire. Et plus les crimes se multiplient, plus la justice doit s'exprimer avec fermeté et rigueur.

Mais cet exercice de la justice appartient aux pouvoirs publics et à eux seuls.

S'il y a pour les particuliers un droit de légitime défense, il n'y a pas de droit de légitime vengeance. Et plus les pouvoirs publics font preuve de fermeté et de rigueur, plus ils doivent s'efforcer d'être impeccables sous peine de trahir la justice et de se discréditer avec tout ce qu'ils représentent.

2 — Mais, notre foi ne se limite pas à cela. Pour nous Chrétiens, ce Dieu du Sinaï s'est fait connaître par Jésus Christ et son Eglise, comme étant notre Père, comme ayant dessein de rassembler effectivement tous les hommes dans sa famille, dans une société de frères. Et par son Esprit, il veut nous communiquer son amour universel et désintéressé afin que nous nous aimions les uns les autres de l'amour même de Dieu dont il

nous aime. C'est ce que nous appelons la Charité. Et cette charité, si elle est vraiment présente dans nos cœurs, doit nous commander certaines attitudes précises, en particulier celles-ci :

a) *Interdiction de porter condamnation contre telle ou telle catégorie d'hommes sous le seul prétexte qu'ils appartiennent à telle classe, nation, race ou civilisation. Interdiction de nourrir en nous quelque complexe de supériorité pour raison d'appartenance à telle classe, race, nation ou civilisation. Nous savons, nous Chrétiens, que le péché ou la barbarie ont leur racine dans le cœur de l'homme, que tout homme quel qu'il soit, est susceptible, s'il est dominé par ses passions, de se laisser entraîner aux pires dégradations. Il n'y a ni race supérieure, ni race inférieure. Il y a des hommes, tous pécheurs et tous aimés de Dieu comme ses enfants.*

Si je me refuse à partager cet Amour, je me sépare de lui, je me refuse à être un membre de sa famille. Plus que cela, je cesse d'être vraiment un homme, sachant comme d'instinct reconnaître en tout autre homme, un être de ma race, un frère. Je deviens un barbare.

b) *En face de toute misère humaine, qu'elle soit physique ou morale, nous devons savoir compatir et faire notre possible pour y remédier, comme Jésus nous a appris à le faire par sa propre conduite, et nous a demandé de le faire en s'identifiant lui-même au malade, au pauvre prisonnier, etc. Pour le Chrétien*

en face de la misère humaine, il n'y a plus patrie, ni amis, ni ennemis. Il n'y a plus que Jésus Christ qui nous appelle au secours.

c) *Enfin, la Charité si elle va jusqu'au bout de ses exigences, nous établit en solidarité avec tous les hommes du monde entier. Et elle nous rend sensible à toute justice ou injustice, non seulement au plan des relations individuelles, mais de l'organisation politique, économique et sociale. Et chaque fois qu'une crise se produit quelque part (révolution, grèves, guerres intestines), elle nous fait nous interroger et nous mettre en recherche : « Qu'est-ce qui ne va pas dans le monde ? Qu'est-ce qui ne tourne pas rond dans la société ? Qu'est-ce qu'il faudrait y réformer pour que chacun y soit réellement en possession de tous ses droits ? Qu'est-ce que je puis et dois faire à cet effet ?*

A nos yeux, ces crises doivent prendre le même aspect que la fièvre dans un organisme ; être un symptôme dont il faut chercher la cause et le remède. Ce n'est qu'à cette condition que la crise pourra être surmontée et la paix rétablie. C'est jusque là que doivent s'étendre les exigences de la Charité.

3 — *Mais pour nous prêtres et pour tous ceux qui se sentent chargés avec nous de la même mission, la charité réclame plus encore. C'est à tous les hommes de cette paroisse et de ce secteur que l'Eglise nous a envoyés parce que, qu'ils le sachent ou non, elle voit en eux*

ses enfants et elle est leur mère. C'est pourquoi, en raison de cette mission, nous devons être et demeurer, envers et contre tout (fût-ce au prix de notre vie) au service de tous et le presbytère doit être ouvert à tous. Nous n'avons pas le droit, en cette période de lutte, de nous laisser enfermer dans l'un ou l'autre camp. Nous devons, au contraire, faire tout le possible pour demeurer un trait d'union entre les deux camps.

La source originelle de notre mission est dans la Paternité de Dieu. Si dans ce conflit, nous prenions parti, nous ressemblerions au père de famille qui, dans une querelle entre ses enfants, se met avec les uns contre les autres, au lieu d'être celui qui cherche à rétablir la paix entre tous.

Peut-être qu'une telle attitude nous vaut d'être durement jugés par les hommes qui ne voient pas les choses avec les yeux de la foi. Mais il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes.

Il est évident que, dans les temps où nous sommes, il n'est pas facile d'être chrétien. Mais c'est là, chose normale. Il est dans la vocation du Chrétien d'être un homme déchiré entre la voix de sa conscience et de celle de ses passions ; entre l'Esprit de Jésus Christ et l'esprit du monde ; entre les exigences de la Charité et celles des intérêts immédiats, etc...

Il est normal en conséquence qu'il perde pied parfois et que ses paroles et ses actes soient d'un pauvre homme et non d'un fils de Dieu. Mais s'il a conscience, s'il s'humilie devant Dieu, s'il implore et son pardon et son secours, s'il s'efforce humblement et courageusement d'être fidèle à sa vocation, il est malgré ses misères un vrai disciple de Jésus Christ. C'est à cela que nous devons tendre.

Souk-Ahras, le 29 janvier 1956.

L'Equipe sacerdotale.

L'incarnation jusqu'au bout *

Dominique Fontaine

A la lecture des documents, j'ai été frappé par un nouveau paradoxe : les prêtres ouvriers sont en usine depuis une ou plusieurs années, et pourtant ils parlent toujours d'incarnation. Or « incarnation » indique un mouvement : « venir dans la chair ». Quand on y est arrivé, il semblerait plus logique d'employer un autre terme.

En fait, très vite les P.O. ont le sentiment qu'ils ne font que commencer un long chemin. « Il faut que l'Incarnation aille plus loin » dira l'équipe des barrages en 1953 (1) ; d'autant plus que le passage au travail a renforcé la perception de l'étrangeté de l'Eglise par rapport à la classe ouvrière et le sentiment qu'elle n'y est pas incarnée.

Il me semble que, dans cette entrée au travail de façon définitive, il y a un passage, un changement, que j'exprimerai de la façon suivante : on passe de l'Incarnation comme *moyen* d'apostolat et de rédemption à l'Incarnation comme *condition* de l'apostolat et de la rédemption. J'emploie ici le terme condition dans le sens de « lieu de vérité », de « conditions historiques » dont on ne peut faire abstraction. C'est bien la condition ouvrière qu'il faut vivre. La situation d'incarnation apparaît alors comme le lieu de vérité d'un apostolat qui se transforme,

* Extrait d'un mémoire de maîtrise en théologie.

(1) Rapport des P.O. des barrages.

d'une rédemption qui est appelée à passer par la kénose (2). Ainsi, dans la perspective d'Incarnation va apparaître une nouvelle dimension : l'exigence d'aller jusqu'au bout.

I . L'exigence de l'incarnation jusqu'au bout

● Je voudrais examiner d'abord en quel sens on constate un tel approfondissement de l'Incarnation.

Un engagement définitif.

J'ai dit comment cette nécessité du caractère définitif de leur engagement dans la vie ouvrière était venue de la réalité ouvrière elle-même qu'ils commençaient à vivre.

C'est dans un vocabulaire d'épousailles qu'ils ont exprimé cette exigence. Il s'agissait « d'épouser la condition ouvrière ». Les mots « fidélité », « communauté de destin » étaient de plus en plus employés. « Je fais vœu de partager l'existence des travailleurs manuels de la classe ouvrière jusqu'à l'asile de vieillards compris », écrira H. de Lorgeril à l'issue d'une retraite en 1952. Il poursuit : « vivre ouvrier avec les ouvriers à l'exemple du Christ (...) m'efforçant d'achever en moi à leur profit ce qui manque pour eux à l'Incarnation, à la Passion et à la Résurrection du Christ » (3). Une phrase de H. Godin dans « La France, pays de Mission ? » deviendra à cette époque un slogan : « il est des départs en mission qui ne laissent pas penser au retour (4).

Il ne faut pas croire qu'il s'agissait d'une idylle sans problème. Après un mois de travail, un prêtre écrivait en 1945 : « J'imagine l'épouvante d'avoir à continuer toujours ainsi, d'avoir ma vie liée, et mon pain de chaque jour, à ce travail ».

En 1953, les prêtres ouvriers de Paris écriront au Cardinal FELTIN :

(2) Kénose est un terme issu du grec (litt. se vider). La théologie de la kénose trouve son origine en particulier dans l'hymne citée dans la lettre de St Paul aux Philippiens. J'y reviendrai.

(3) H. de Lorgeril (notes personnelles d'octobre 1952 à juillet 1953), « Au cœur d'une vie d'apôtre », *Les Etudes*, oct. 1960, p. 536 et 542.

(4) H. Godin et Y. Daniel, « France, pays de mission ? ».

« La vie ouvrière normalement ne se choisit pas comme genre de vie : l'ouvrier lui-même tend toujours à s'en sortir. La fidélité à ce genre de vie jusqu'à la mort pour ceux qui pourraient en sortir est une preuve d'amour irrécusable » (5).

Je voudrais citer maintenant un autre texte, écrit deux ans plus tôt :

« La mission qui nous a été confiée se situe à une autre profondeur. C'est un engagement sérieux, concret, fidèle surtout. Ce n'est pour nous ni une expérience enrichissante, ni une aventure semi-héroïque, mais un destin commun accepté pour le meilleur et pour le pire et sans esprit de retour. Cette Incarnation doit nous mener à une pauvreté intérieure qui nous rende capables d'abandonner notre forme de culture, nos préjugés de classe, de caste, notre individualisme (...). La seule attitude chrétienne c'est d'accepter sa vocation jusqu'au bout, de se laisser embarquer dans le mouvement historique de son milieu, de son temps, avec des hommes réels (...). Il nous faudra évidemment souvent renouveler notre acte de foi en la longue patience de Dieu dans l'épaisseur de l'histoire (...). Le Christ ne nous appelle-t-il pas à perdre notre âme, à nous vider de nous-mêmes, nous dépouiller de nos idées, de notre renommée même ? » (6).

Ce texte très riche confirme bien l'idée d'engagement définitif, et fait apparaître aussi deux autres aspects : la durée et le dépouillement.

La durée.

Très vite les prêtres ouvriers ont compris que leur aventure était de longue haleine, œuvre de plusieurs générations, et qu'ils ne récolteraient sûrement pas ce qu'ils auraient semé. Le thème de l'Incarnation s'enrichit alors de cette dimension de durée historique. On comprit, à la suite de Charles de Foucauld, que Jésus avait vécu trente ans à Nazareth avant de parler au monde, trente ans où il n'avait fait que « vivre avec » les hommes, travailleur parmi les travailleurs.

Cette « spiritualité » de Nazareth se complétait du thème de l'enfouissement, voire même du pourrissement : « il faut pourrir sur place ». Et curieuse-

(5) « Document rédigé par tous les prêtres ouvriers de Paris à l'intention de Son Eminence le cardinal Feltin », document ronéoté en date du 5 octobre 1953, dit « document vert » à cause de sa couverture.

(6) Texte dactylographié d'un prêtre ouvrier de Limoges, non publié.

ment, au slogan de l'Abbé Godin : « le levain dans la pâte », se substitua en grande partie celui du « grain de blé qui meurt » (Jean 12, 24) (7).

Dépouillement.

Cet enfouissement est corrélatif d'un dépouillement. Il avait fallu se dépouiller de sa puissance sacerdotale, pour aller vivre dans les quartiers ouvriers ; mais maintenant il fallait se dépouiller de sa sécurité, de ses certitudes. Cela a été valable - à des degrés et sous des formes différentes toutefois - autant pour ceux d'origine populaire que pour ceux d'origine bourgeoise. C'est bien ce qu'expriment les prêtres ouvriers parisiens dans leur texte d'octobre 1953 :

« Il n'a pas été facile au début d'être loyal ; cela a même été plus difficile qu'on ne le croit couramment dans l'Eglise. Trop de choses nous encombraient. Plusieurs d'entre nous étaient d'origine bourgeoise et traînaient avec eux des conceptions, des attitudes de leur milieu qui se mêlaient à leur foi. Pour tous, même pour ceux d'origine ouvrière, la formation ecclésiastique, avec tout ce qu'elle comporte de domination cléricale (...) gênait terriblement. L'idée même que l'Eglise avait voulu nous donner de la classe ouvrière en idéalisant les situations, nous aurait transformés en fait en alliés déguisés mais d'autant plus efficaces, du capitalisme. Même les buts intéressés de la mission à ses débuts : amener à l'Eglise les ouvriers, étaient assez équivoques ».

On sent à travers ce texte qu'il y a eu une volonté de dépouillement, mais aussi que la réalité ouvrière elle-même s'est chargée d'opérer ce dépouillement, de le mettre en situation de vérité.

L'approfondissement de la démarche d'Incarnation se révèle donc dans la durée, mais une durée qui n'est pas neutre. Au contraire, elle a comme contenu une sorte dialectique entre un moment négatif (le dépouillement) et un moment positif (la communauté de destin, la fidélité sans esprit de retour).

(7) « Il faut accepter — le mot en dit long — de *pourrir* sur place, sans vouloir de résultats immédiats : non seulement dans l'espérance de l'action de Dieu et de sa grâce toute puissante, mais dans la certitude qu'obscurément un travail se fait : si le grain ne meurt, il ne peut germer. Incontestablement, s'est formé là un sens du *temps*, qui tranche sur les impatiences de l'Action Catholique dont avait hérité la Mission à ses débuts.

● Un tel approfondissement théorique et pratique aura les conséquences sur toute leur « théologie implicite », en particulier sur trois points clés pour eux : les pauvres, le travail et l'eucharistie.

La « mystique des pauvres » commençait à se transformer profondément. Les derniers relents de paternalisme étaient rejetés. Bien plus, non seulement il n'était plus question de « se pencher sur » les pauvres, mais on voulait dépasser « l'être avec » : il s'agissait d' « être l'un d'eux », d' « en être » vraiment. Il fallait vivre de l'intérieur leur condition, subir dans sa chair la fatigue, l'exploitation, les brimades que subissaient les ouvriers.

Une théologie du travail.

L' « Incarnation jusqu'au bout » ne se vivait pas dans n'importe quelles conditions : elle se faisait avec des hommes dont toute la vie était commandée par le travail. On est passé d'une spiritualité du travail - tel le texte cité de P. de Porcaro - à la nécessité d'une théologie du travail. On retrouvait alors la tradition de Saint Thomas d'Aquin, remise en lumière à l'époque par le Père Chenu. Le travail est valorisé comme opération humaine sur la matière, à l'encontre de la séparation traditionnelle de l'âme et du corps, de l'esprit et de la matière. Par le travail, c'est un gigantesque effort d'humanisation qui se produit. Celui-ci rejoint la vie, la passion et la résurrection du Christ, c'est en lui que se construit son corps.

« Quand j'étais d'équipe du soir chez Renault, confie un prêtre ouvrier, souvent, mon travail presque achevé, j'allais faire un tour dans l'atelier semi-désert, et, appuyé sur une machine silencieuse, je regardais très loin, par-ci, par-là, sous des lampes ; mes copains... D'où venait toute cette ferraille, ces transformations, et cette électricité, les millénaires de travail humain qui prépareraient cet instant... Et ces hommes... Que ferions-nous de cet univers ? Que de fois j'ai songé à St Thomas d'Aquin, rêvant qu'il revenait, prenait ma place, et après des mois et des années de cette existence, réagissait avec son génie.

Le monde est bien la chose de l'homme ; et l'homme d'aujourd'hui dans sa mentalité, sa vie, est le produit de cette vertigineuse et millénaire interac-

tion de l'homme sur la matière et de la matière travaillée, humanisée, sur l'homme » (8).

Ceux qui étaient passés par le séminaire de Lisieux avaient reçus une théologie positive du travail : celui-ci n'était pas lié à la « chute » de l'homme ni donc à une punition (cf. Genèse 3), mais à la poursuite de la création. « L'homme est l'image de Dieu. Et cet homme qui, dans la patience de son travail, fera sortir de ses mains des objets nouveaux, comprendra que Dieu est le premier Ouvrier » (9). Une telle vision était développée surtout par ceux qui avaient acquis une qualification (tourneur, fraiseur, etc.), mais aussi, à un degré moindre, par ceux qui étaient manœuvre ou O.S.

Très vite cette théologie a aidé à prendre conscience non seulement de l'aliénation, mais de l'exploitation subie par les ouvriers, à cause des conditions dans lesquelles se réalise le travail dans le capitalisme. Le prêtre ouvrier que je viens de citer disait encore :

« On a dit et répété dans l'Eglise : « La matière sort ennoblie de la machine, et la machine avilit l'homme... ».

Fallait-il se contenter de la répéter quand nous étions (...) au pied de la machine, de telle machine qui, faute de sécurité, avait déjà mutilé un ouvrier, et restait dans le même état ? Il fallait bien lutter pour transformer cette situation (...). Ce monde où nous vivions si mal, mais il nous appartenait, c'est nous qui l'avions fait. On nous le défigurait. Mais c'était à nous de lui donner la beauté correspondant à la rudesse de notre effort, aux sacrifices sans nom et sans nombre qui nous avaient précédés » (10).

Ainsi cette théologie du travail, dont ils expérimentaient le bien-fondé, les amenait, au creux même de leur vie ouvrière, à sentir combien le système capitaliste est contraire au « dessein de Dieu ». Et il me semble qu'elle les a préparés à intégrer assez vite l'analyse marxiste de l'exploitation capitaliste. J'y reviendrai.

(8) Réflexion d'un P.O. citée dans : A. Collonge, « *Le scandale du XX^e siècle et le drame des prêtres ouvriers* », Paris (Olivier Perrin), 1957, p. 48-49. André Collonge est le pseudonyme d'un prêtre ouvrier Dominicain de la Région parisienne. On sent de nouveau dans ce texte combien l'influence de Teilhard a été importante chez les P.O.

(9) Cours de J. Gray, Lisieux, 1946, texte dactylographié.

(10) A. Collonge, op. cit., p. 47-48.

L'eucharistie du soir.

Le travail était aussi pour eux « matière à eucharistie », selon leur propre expression (11). Cela modifiait considérablement le contenu de leurs eucharisties.

Déjà, à partir de l'expérience de la messe dans les camps en Allemagne, puis à partir de la vie de quartier, des changements avaient eu lieu : on avait fait des démarches à Rome pour obtenir la possibilité de dire la messe le soir. La messe ne devait plus être un exercice de piété individualiste, matinal et machinal, en marge de la vie actuelle. Par contre, la messe du soir permettait de retrouver le sens de la Cène de Jésus, son sens communautaire, lié à la vie (12).

Mais à partir de l'enracinement dans le travail, je constate un double approfondissement :

1) Le sentiment de la distance au plan de la foi avec les camarades de travail s'exprime dans l'eucharistie :

« Il faut avoir connu la chaude fraternité ouvrière, la communauté de lutte contre la misère, pour comprendre le désarroi qui surgit au cœur et à l'intelligence d'un prêtre quand il lui faut célébrer la messe, seul... Les hommes pour qui cette messe existe ne sont pas là. Ce sacrement qui devrait être le geste de leur foi, le geste où le prêtre exprimerait leur foi, n'a pas de sens pour eux, car ils n'ont pas la foi » (13).

2) Mais en même temps les « espèces humbles » du pain et du vin exprimaient le mieux pour eux la pauvreté et le dépouillement qu'ils étaient amenés à vivre. L'eucharistie devenait le lieu symbolique où se concentrait l'universalité de la souffrance (14) et la certitude du salut par le Christ passant à travers cette souffrance.

(11) En 1971, les P.O. diront encore : « comme création rédemptrice, comme source de fraternité, comme louange vécue, comme matière à l'Eucharistie, le travail fait partie intégrante de notre sacerdoce ».

(12) H. Perrin et les responsables de la Mission de Paris, ainsi que ceux de la JOC notamment, avaient fait des démarches, relayées par le cardinal Suhard et les évêques français. Elles aboutirent en septembre 1947.

(13) A. Collonge, *op. cit.*, p. 103.

(14) « Nous ne pouvons plus prononcer le " ceci est mon corps " sans ressentir l'immense gloire du Ressuscité mêlé à l'immense souffrance de son Corps torturé : membres et visages tuméfiés de nos frères du Vietnam, de Corée, des mines, des trains, des fonderies, des plantations (...). Et le " sang répandu pour tous " est mêlé de ces sangs innombrables répandus sur les places publiques, les pavés des rues et des bagnes, les roues des machines ». Lettre des prêtres ouvriers de Limoges à leur Evêque, Monseigneur Rastouil, le 14 février 1954.

« Dans le Mystère du Christ, il demeure ce scandale : Jésus a risqué sa vie pour rentrer (sic) en contact avec l'homme et le sauver (...). Les espèces humbles de l'eucharistie nous le rappellent quotidiennement. Ce pain, semblable au pain quotidien demeure corps éternel et glorieux de Dieu malgré la pauvreté des apparences. Le vêtement de travail, la sueur et le sang de nos bras, l'âpreté des luttes et la nécessaire ardeur des exigences de notre classe demeurent des espèces imparfaits, déroutantes, de notre réel et éternel sacerdoce » (15).

Cette façon de vivre l'eucharistie m'apparaît comme l'expression synthétique - douloureuse et espérante - de cette perspective d'Incarnation dans laquelle les prêtres ouvriers ont vécu leur passage au travail. Il est suggestif de noter, dans le dernier texte cité, le lien entre eucharistie et l' « hymne aux Philippiens » sur la kénose.

II - La kénose - Une lecture de Philippiens Ch. II

Si je m'attarde maintenant à une lecture un peu approfondie de ce texte (Phi 2, 6-9) c'est parce qu'il est très souvent cité dans les documents que j'ai à ma disposition (16). Il a permis, me semble-t-il, aux prêtres ouvriers d'exprimer théologiquement ce mouvement d' « Incarnation jusqu'au bout » repéré à travers leur évolution. C'est ce texte que les prêtres ouvriers de Bordeaux citeront presque in extenso dans l'introduction du livre consacré à Michel Favreau, mort en 1951 sur le port. Ils voulaient par là exprimer le « mouvement profond », la « logique » de sa vie (17).

« Lui qui était de condition divine ne retint pas jalousement le rang qui l'égalait à Dieu. Mais il s'anéantit lui-même (litt : se vida de lui-même), prenant condition d'esclave... » (18).

« Saint Paul nous dit que le Christ a quitté la gloire de son Père pour prendre l'état d'esclave, et il parle lui-même avec fierté de son travail avec les débardeurs de Corinthe ».

(15) Lettre des P.O. de Limoges.

(16) Y compris après le redémarrage en 1966. C'est ainsi qu'un prêtre ouvrier de la région parisienne pouvait dire au cœur de la grève de mai 68 : « ce qui exprime le mieux ce que je vis, religieusement, c'est Philippiens 2 ».

(17) Mission Ouvrière de Bordeaux, « Michel Favreau », Bordeaux, 1951, p. 12.

(18) J'utilise essentiellement la traduction de la Bible de Jérusalem.

Précisons une nouvelle fois que les prêtres ouvriers ne se prenaient pas pour le Christ ! Ce que ce texte a évoqué pour eux, c'est un *mouvement*, qu'il s'agissait de reproduire et de poursuivre : mouvement de dépouillement, que j'ai évoqué au début de ce chapitre.

« ...*Devenant semblables aux hommes* ».

C'est là le passage le plus cité. On y trouvait la confirmation de la justesse du « partage de vie ». Sous-jacente à une démarche spirituelle (se conformer à Jésus), il me semble qu'il y avait aussi toute une dimension psychologique et sociologique : devenir homme, un homme qu'on n'est pas tout à fait, à cause du statut du prêtre, du port de la soutane, de la formation reçue dans les séminaires, etc.

Dans la plupart des textes, on ajoute ici une citation de l'épître aux Hébreux : « (*il a été éprouvé comme nous*) *en tout hormis le péché* » (Héb. 4, 15). Cet « hormis le péché » marquait les limites de l'identification au Christ - il ne s'agissait pas de se prendre pour lui, mais de le suivre dans le mouvement d'Incarnation qu'il avait inauguré.

« *S'étant comporté comme un homme, il s'humilia plus encore...* ».

C'est dans ce deuxième moment du texte que je discerne ce que j'ai appelé « l'Incarnation jusqu'au bout » : le premier temps de l'Incarnation, qui aboutit au partage de la vie des ouvriers par le travail, en appelle un autre, qui mène plus loin que prévu dans un engagement sans retour.

« ...*obéissant jusqu'à la mort...* ».

Jamais dans mes documents cette phrase n'est citée. Comment cela s'explique-t-il ? Peut-être comme pour des chansons ou des histoires bien connues dont il suffit de citer le début pour que l'ensemble revienne en mémoire ? En fait, à mon sens, cela tient essentiellement à l'ambiguïté du mot obéissance. Obéissance ... cela évoquait obéissance à l'Eglise. Or les prêtres ouvriers pouvaient difficilement être d'accord avec le type d'obéissance aveugle à l'autorité que l'Eglise hiérarchique exigeait à cette époque (19) ; d'autant plus qu'ils commençaient à ressentir cette Eglise comme habitant un monde totalement étranger.

(19) A partir de 1949, la suspicion commençait à grandir vis-à-vis des prêtres ouvriers dans certains milieux ecclésiastiques et politiques. Les P.O. se souvenaient des condamnations multiples d'hommes d'Eglise, par exemple Teilhard de Chardin.

Je crois que les prêtres ouvriers ont souffert du refus d'obéissance de l'Eglise. Ce qui était en cause, c'était une **Incarnation de l'Eglise**, donc c'était l'obéissance de l'Eglise à ce mouvement d'Incarnation et de kénose qui aurait dû la faire sortir d'elle-même et s'incarner dans la classe ouvrière, quitte à se dépouiller de sa puissance (20).

Obéissance à l'Incarnation, cela voulait dire aussi « obéissance au réel », selon le slogan du séminaire de Lisieux. Il s'agissait d'agir comme le Samaritain qui « accepte que les exigences de la charité lui soient dictées par la situation concrète et urgente de l'autre, et non par des principes théoriques ».

« ...*Jusqu'à la mort, et à la mort sur une Croix* ».

Contrairement à l'obéissance, les références à la Croix sont relativement fréquentes, en lien avec ce mouvement de la kénose du Christ.

Pour certains qui insistent sur l'identification au Christ et sur le rôle médiateur du prêtre, l'Incarnation jusqu'au bout va jusqu'à la Croix. Ainsi Michel Favreau, docker à Bordeaux, écrit dans une lettre :

« La grosse tentation c'est d'avoir marre de cette vie, de ne pas l'épouser à fond (...), de ne pas réaliser dans ma vie ni le mystère de l'Incarnation, ni celui de la Croix ». Il écrit aussi : « Quand on porte les sacs ou les caisses, à l'ombre des mâts de charge qui ont la forme des croix, il est si facile de s'unir au Christ crucifié. C'est « Vendredi-Saint tous les jours »... » (21).

D'autres insistent sur la kénose comme renoncement, don de soi nécessaire pour réaliser ce passage de la mort à la vie. Ainsi Henri Perrin, dans un texte de 1950 :

« Comprendre que l'homme ne s'en serait pas sorti sans le Christ ; Devant le grand sacrifice de renoncer à soi, pour choisir Dieu, l'Homme aurait reculé ; il avait reculé ; Dieu lui-même, se faisant l'un de nous, se faisant l'Homme, devait refaire le chemin en sens inverse, rouvrir le passage vers

(20) H. Perrin écrira au moment de l'arrêt des P.O. en 1954 : l'obéissance dans la foi n'est pas en cause (...) ; mais il faudrait être naïf pour croire qu'un fossé aussi tragique et aussi profond que celui qui sépare l'Eglise et le Monde Ouvrier, sera comblé sans que des remous terribles ne troublent l'Eglise et ne la fassent souffrir à la mesure du Christ à l'agonie. **Trop de problèmes sont posés** et l'esprit de soumission ne suffit pas à les résoudre.

(21) Moins de deux mois plus tard, Michel sera tué dans un accident de travail sur le port.

Dieu, faire le sacrifice. Mais cela au prix même de sa Vie, par la mort. Qui perd sa vie la gagne. En lui toutes les aspirations de l'humanité, toutes nos heures d'espérance, toutes nos tentatives de résistance au mal, tous nos sacrifices (la nécessité plus évidente que jamais de ne plus rien envisager qu'au travers de la Croix) trouvent leur route, leur accomplissement. Sens de l'unique sacrifice, qui accomplit toutes choses, à travers la mort ».

De la même manière que nous l'avons vu pour l'eucharistie, la croix est vue ici comme un sacrifice, mais l'aspect d'expiation et de rançon est fortement combattu.

Henri Perrin parle de Dieu lui-même qui s'engage dans la croix. C'est assez exceptionnel dans les documents que j'ai à ma disposition. Il me semble en effet qu'on avait du mal à cette époque à comprendre la Croix comme un *lieu de révélation de Dieu* en Jésus. Du fait de la catégorie d'Incarnation, on ne distinguait d'ailleurs pas Jésus et Christ, Jésus était toujours - déjà, à priori, le Fils préexistant en Dieu qui vient sur la terre. Cela, à mon sens, renforcera les difficultés à penser la libération proprement chrétienne, ce que nous verrons en deuxième partie.

« *Aussi Dieu l'a-t-il exalté, etc. ...* ».

Cette dernière phrase, l'exaltation après la kénose n'est pas habituellement citée comme telle, sauf à travers l'expérience de l'eucharistie.

Jean-Claude Poulain, de la Mission de Paris, avait publié en 1948, juste avant de « passer au travail », un petit missel en français où il écrivait en exergue : « Le « Passage » du Seigneur Jésus, venant s'identifier peu à peu à tous les hommes de tous les pays pour les libérer et les entraîner dans son rythme épanouissant de continuel amour filial pour le Père » (22). Mais, après un certain temps de travail, l'expression des prêtres ouvriers se fait plus discrète, on sait moins comment exprimer ; à partir de la réalité vécue, cette résurrection-exaltation.

« C'est vrai, dit l'équipe des Barrages, que l'on cherche avec le monde ouvrier, gars écrasés qui aspirent au bonheur et sont en quête d'un sens pour leur vie. Dans cette vie ouvrière qui entre peu à peu dans notre chair, nous

(22) J.-C. Poulain, « *Le Passage du Seigneur Jésus* », 1948, p. 2.

cherchons avec eux le Christ (...). Nous sommes là pour payer cette entrée : « achever dans notre chair »... (23).

Les prêtres ouvriers se heurtaient là à un problème. On était habitué à « connaître la fin de l'histoire » : la résurrection après la Croix, la grande réconciliation en Dieu après les vicissitudes de l'histoire... Et c'est bien vrai, dirait-on, que c'est tout de même essentiel à la foi, à quoi cela sert l'Incarnation si on ne peut rien dire sur la rédemption ? Ou bien, si on pense en termes de Création - s'il n'y a pas d'aboutissement de celle-ci « dans la gloire de Dieu le Père » ?

On continuait à y croire, fortement. Mais cela commençait à sembler un peu abstrait, idéaliste dirait-on aujourd'hui. Et comment exprimer cette rédemption à travers la vie de travail quotidienne et éprouvante ? Car, comme le diront plus tard des prêtres ouvriers restés au travail en 1954 : « dans la classe ouvrière il n'y a pas de dimanche des Rameaux... et on ne croit pas à la Résurrection. Mais, comme à Nazareth, il y a le travail des hommes, il y a des chemins de Croix et aussi des sacrifices comme au Mont des Oliviers » (24).

III - L'incarnation jusqu'au bout amène au seuil de la libération

Si donc on ne peut pas « plaquer » le Salut chrétien sur cette vie ouvrière qui ne se paye pas de mots, par contre on commence à découvrir que la classe ouvrière n'est pas un « désert spirituel ». Laissons parler une nouvelle fois l'équipe des barrages :

« Bien souvent c'est le découragement, la désillusion de l'ouvrier devant l'échec de ses aspirations. Mais il espère quand même : l'avenir ne peut être pire que le présent. Il y a dans la classe ouvrière ce creux de misère qui est appel à autre chose de meilleur. Quand Israël faisait des briques pour Pharaon et qu'au nom de la productivité on lui imposait un rythme inhumain, il y avait comme un coup de fouet donné à son espérance de sortir de la servitude. Il y a aussi cette force de vie : maîtrise de la machine, puissance de la construction - « nous qui faisons les barrages » - force de la solidarité ouvrière, puissance de l'unité et là ce sont des promesses (...).

(23) Rapport des P.O. des barrages.

(24) La Lettre, n° 67-68.

L'espérance est la richesse utile la plus profonde du monde ouvrier ». Mais ils ajoutent : « le mouvement d'Incarnation de l'Eglise doit embarquer tout l'homme vers Dieu (...). Notre sacerdoce embarque non seulement la souffrance et l'écrasement de nos camarades, mais aussi tout le dépassement, toute l'aspiration et toute l'espérance du monde ouvrier » (25).

On parle ici de « sortir de la servitude » et surtout d'espérance. Mais très vite un mot fera son apparition : libération, au sens de la lutte de la classe ouvrière pour sa libération.

Nous approchons là du point central de la transformation de la référence au Dieu de Jésus Christ dans l'histoire des prêtres ouvriers. Ceux qui se sont « incarnés » vont découvrir, en la vivant, la « libération ». Le mouvement « descendant » de l'Incarnation et de la kénose resurgit en un mouvement « ascendant ».

Qu'on me comprenne bien : je ne veux pas dire qu'il y aurait eu substitution d'un « messianisme politique » à la « rédemption chrétienne », comme on a souvent accusé les prêtres ouvriers. C'est beaucoup plus compliqué que cela, nous le verrons dans la deuxième partie. N'anticipons pas.

Mais d'ores et déjà, je pense pouvoir affirmer avec G. Siefer : il est naturel de se demander si le moment *décisif* de l'incarnation dans le monde ouvrier ne résidait pas justement dans la participation active à sa lutte pour la vie ». (26).

(25) Rapport des P.O. des barrages.

(26) G. Siefer, « *La Mission des prêtres ouvriers* », Paris, Ed. de l'Epi, 1963.

L'Eucharistie des commencements

Jacques Leclerc

En 1979, Yves Marché (S.A.M.) et Jacques Leclerc arrivaient en Tanzanie (1). Jean-Marie Lassaussé les rejoignait l'année suivante. Leurs premiers pas dans ce pays s'appuient sur les valeurs fortes qu'ils commencent à y déceler : accueil, disponibilité dans le service, politesse et respect d'autrui, respect de l'autorité du village...

Dans une situation de pauvreté qui pousse à désespérer, ils cherchent à aider les gens à avoir confiance en eux. Deux lignes de fond les guident dans leurs choix et leurs décisions : ne pas être scandale pour les « petits » et être en mesure de dire simplement : « viens et vois ». C'est ainsi que leur maison est simple, de plain-pied, portes ouvertes... il y a toujours du monde qui passe, pour quelque chose, ou tout simplement pour dire bonjour. Ils participent aux travaux collectifs du village et cultivent leur petit coin de terre comme tout un chacun. Ils apprennent la langue officielle du pays, le kiswahili, et celle de leur région, le ligogo. Avec les 150 baptisés catholiques, ils vivent « aux premières heures de la foi » « l'Eucharistie des commencements ».

(1) Deux articles sont récemment parus sur la Tanzanie : « La Vie » n° T 2863 du 3-9/09/81 et « Croissance des jeunes nations » n° 231 de septembre 1981. Dans le premier, il est particulièrement question de la région où est implantée l'équipe.

Au delà des collines qui bordent le village, l'aube est prête.
Le mauve et l'orange s'entrelacent encore,
le bleu vient se glisser en eux jusqu'à les fondre en lui.
Les moins lumineuses des étoiles ont déjà disparu,
rien ne résiste plus à la lumière,
le soleil se donne.

C'est la douzième heure environ ou presque la première,
celle que l'on appelle « le soleil a percé ».

La chapelle est encore sombre et le restera comme un gage de fraîcheur
entre les murs épais de terre séchée,
sous le toit de paille charpenté de rondins.

La vieille jente rouillée a déjà appelé aussi loin que porte le son de l'acier.

Eucharistie de l'aube. Eucharistie des commencements.

Quelquefois nous sommes deux ou trois, rarement la demi douzaine.
C'est que les baptisés catholiques sont 150 au milieu d'un territoire
de dizaines de milliers de paysans et d'éleveurs.
Ce petit nombre au pays des Wagogo n'est pas le petit reste.
Il est pour moi semblable aux premières communautés de l'Eglise,
A Ephèse, à Antioche et au pays galate.
Le petit nombre est riche de projets, de désir.
Il suggère l'infini.
Il donne tout leur poids aux paroles que je redis à l'aube,
alors que tout est possible :

Ceci est mon corps, mon sang, pour vous et pour la MULTITUDE.

Cette multitude n'est jamais assez vaste, assez grande, assez présente à la prière
du petit nombre.

Le dimanche à Nzali ou Majereko ou encore à Jenjeni,
ceux qui se rassemblent n'en n'ont pas encore l'habitude.
Premiers chrétiens aux premières heures de la foi.
Que croient-ils du Père et du Fils ?
S'ils espèrent c'est pour aujourd'hui !

Ils ont l'amour en désordre.
Ils viennent s'asseoir sous l'arbre, cathédrale du dehors.
Enfant nu couvert de mouches,
Jeune homme attentif à la Parole comme un paysan sait écouter
son champ de mil,
mère au sein qui entre dans l'Eglise...
Eglise Mère, ils entrent dans ton sein,
ils te demandent la FOI.

Nous célébrons la, ou l'une, des premières eucharisties jamais célébrées ici.
Il y eut une première fois un jeudi soir à Jérusalem.
Il y a une deuxième fois dans l'un de ces villages.
Acte fondateur, naissance de la communauté, acte irréversible
parce que DON de Dieu aux hommes.
Tous les mots et les symboles de l'eucharistie parlent à nouveau de ce don,
de l'offrande, de la gratuité, de l'invitation :

Le Seigneur soit avec vous
Que Dieu nous fasse miséricorde et qu'il pardonne
Tu es béni toi qui nous donnes ce pain, ce vin
Il est ta Parole vivante que tu nous as envoyée
C'est toi qui donnes la vie
Il prit le pain et le vin et les donna
en disant « Prenez, mangez et buvez
corps et sang livré, versé pour vous...
Je vous donne ma paix et qu'elle soit avec vous
Heureux ceux qui sont invités au repas du Seigneur ! »

L'eucharistie, accueil du DON.
Offrande reçue de la Parole,
nourriture vraie pour ceux qui, s'ils savent lire, n'ont pas de livre,
pas de pétrole pour la lampe, pas de lampe,
pas de liberté pour s'échapper du travail quotidien harassant.
Ils ont faim de Parole.
Dans les rencontres de communautés de base, ce petit livre de l'Evangile
de Marc que nous lisons ensemble, est saisi physiquement comme une
richesse inestimable.

Chacun a le sien et anonne, bute, s'arrête à chaque mot comme pour le ruminer,
répète et répète encore ces mots qui sont NOURRITURE.
La Parole est offerte aux petits, saisie dans leur vie comme au feu.

Offrande du pain dans un pays de faim.

Le corps du Christ peut-il rassasier un ventre vide ?

Où s'il est nourriture pour le voyage qui doit mener de la misère
au développement.

L'Eucharistie est efficace pour faire frère, pour instaurer le partage,
la solidarité pour faire toute chose nouvelle.

Ici tout don contient un appel, un désir de recevoir, invite à une réciprocité.

Le corps du Christ donné aux hommes, ceux-ci se donneront les uns
aux autres pour abattre leur misère.

Eucharistie du don. Don de la VIE. La vie pour la vie.

Première veillée pascale célébrée cette année dans ce secteur.

A la deuxième heures de la nuit le feu vient d'être allumé.

Dans le silence, au loin on entend des chants.

Ce sont ceux de Mlimwa.

Trente jeunes ont marché quatre heures pour venir à Nzali.

Ils ont écrit leurs chants d'exode : « Eglise, ouvre tes portes,
nous voulons entrer ».

Parmi eux aucun n'a encore reçu le baptême.

Ceux de Majereko sont déjà là, ils sont venus à quarante.

Parmi eux huit vont être baptisés,

partageront le pain,

boiront à la coupe,

inscrivant par leur vie sur cette terre de pauvreté

que le projet eucharistique est capable de changer le monde.

Ils demandèrent à Jésus : « quelle est ton œuvre ? »

Je suis le pain de vie

celui que vient à moi n'aura pas faim

celui qui croit en moi n'aura pas soif

le pain que je donnerai c'est ma chair

donnée pour que le monde ait la vie.

(Jean, Chapitre 6)

Femme du désert

Thérèse d'Avila

Sœurs carmélites de Mazille

Femme du désert, Thérèse d'Avila qu'a-t-elle à dire à ce temps ?

Femme simple et intelligente, humaine, si elle se révèle maîtresse de vie pour tous, n'est-ce pas en raison de cet instinct de l'essentiel qui l'habite ? Femme d'un unique amour elle n'a qu'un but : connaître l'amour de Dieu et en vivre ! Elle sait ce qu'elle veut, elle en prend les moyens et nous invite à les saisir avec une énergie communicative : « Tout consiste en une ferme détermination très déterminée » de ne pas s'arrêter en chemin »... Mais rien de forcé ou de raidi dans sa démarche. Elle a le secret des êtres, s'appuie toujours sur les forces positives de la personnalité, sait admirablement jouer de toutes ses possibilités pour arriver au but. En vérité, maîtresse de bonheur... Et la prière est respiration, épanouissement intégral de l'être dans la lumière de l'amour de Dieu.

Patiemment, avec ce sens des réalités et cet humour qui témoignent « d'une sagesse et d'un cœur aussi vaste que le sable du bord des mers », elle dégage les voies de la quête de Dieu, cette trace indélébile en l'homme, de son origine et de son devenir. Rien de ce qu'elle écrivait voici 300 ans pour les moniales du Carmel n'a perdu de son acuité, pour qui cherche son centre de gravité, et la vérité de la relation au Christ, le Vivant. Celle que Bergson saluera comme « l'exploratrice d'un monde inconnu » et qui en rapporte les clefs, pouvait-elle soupçonner que les fils et les filles du Christianisme occidental, en cette fin de XX^e siècle, s'en iraient demander aux sagesse orientales - ou à d'autres maîtres moins sûrs - apaisement à leur interrogation d'être, à leur nostalgie d'aimer ?

Remonter aux sources d'une antique sagesse, se greffer sur une tradition

* Les textes entre guillemets sont de Thérèse d'Avila.

porteuse de l'originelle quête de sens des hommes : c'est ce que Thérèse elle-même a fait. Son action, son œuvre, ont jailli du désir de restaurer dans sa vitalité l'esprit du Carmel, et de « nos Pères, ces saints ermites ». Le message du désert, que Thérèse redécouvre en sa sève au XVI^e siècle, ne résonne-t-il pas pour nous avec plus de force que jamais ? Et si le bonheur le plus sûr était un risque absolu : vivre de Foi, et de Foi seulement. Accepter nos vulnérabilités d'hommes, âprement soulignées aujourd'hui, comme un chemin de promesse. Entreprendre sur le pari fou d'un Amour, une traversée dont nul ne sait d'avance où elle le mènera, sûr seulement que la Voix qui l'y introduit connaît son nom mieux qu'il ne le sait lui-même... (1). Et si le Dieu d'Elie - en qui la tradition carmélitaine aime à reconnaître son Père - Dieu imprévisible (2) dans le presque rien d'un souffle ténu, passage d'un silence vivant, nous engageait à ne pas craindre le silence que culture et science en ce temps cernent et affrontent avec une intensité accrue, à l'accueillir comme l'aveu d'une Présence plus proche que notre propre souffle ?

“ Je ne vous demande qu'une chose : Le regarder ”

La prière, pour Thérèse d'Avila c'est d'abord un vivre-avec. Elle la définit en termes de relations : « L'oraison n'est rien d'autre, à mon avis, qu'une relation d'amitié où l'on s'entretient souvent et intimement avec Celui dont nous savons qu'Il nous aime ». Prière simple, existentielle : « Le regarder », qui dépasse et relativise toute pratique, paroles ou considérations élaborées. « Il suffit que nous comprenions que nous sommes avec Lui, et de quel cœur Il reste avec nous. Il n'aime pas que nous nous cassions la tête à beaucoup parler ! ». Prière qui emplit tout le champ du temps, qui est possible partout : « le véritable amour aime en tous lieux et pense sans cesse à l'aimé. Ce serait un peu fort si nous ne pouvions faire oraison que dans les recoins ! ». Et Thérèse retrouve ainsi de l'intérieur la source de cette « Prière Continuelle » sur laquelle la Règle du Carmel - si belle en sa sobriété - est tout entière greffée. Prière qui devient le facteur d'unification de l'être, de la pensée et de l'agir, de la mission. Action et contemplation se compénètrent et se fécondent totalement chez Thérèse d'Avila. Précieuse nous est-elle, à nous hommes et femmes marqués en tous domaines par la dispersion et l'éclatement, par la mutation de tous nos points de référence.

(1) « Aventurer la vie, tout est là ! » Thérèse d'Avila.

(2) Les peuples de l'Aramée avaient plutôt coutume de reconnaître les manifestations de leurs dieux dans les puissances cosmiques, tremblements de terre, ouragans, etc ...

Le secret de cette unité ? Une Présence... ce que Thérèse apprend très vite, comme tous les priants, c'est que le cœur de son cœur est habité, qu'au chateau intérieur de son être Quelqu'un l'attend infiniment. Dès lors « vivre en la compagnie » de Celui qui accepte de demeurer en « si misérable auberge ». Il n'est plus pour elle de compartimentation possible de l'existence, aucun hiatus entre vie de prière et vie tout court. Il y a de la logique d'un amour totalisant.

“ Le Dieu qu’Il est, je vis qu’Il est Homme ”

Thérèse est éprise de l'humanité du Christ. A son époque où la spiritualité s'évade dans l'illumination, elle retrouve d'instinct et avec force le Jésus des Evangiles. Elle affirme que son « Humanité sacrée » est le plus sûr chemin pour « nous qui vivons dans un corps », d'approcher Dieu. Elle ne craint pas de conseiller de chercher une image, un « portrait », reproduction artistique qui parle à la sensibilité. « C'est une grande chose, tant que nous vivons et que nous sommes des humains, de nous le représenter humain ». Sinon... nous risquons de vivre l'âme en l'air, dit-elle drôlement, « sans appui, même si l'âme se croit pleine de Dieu » Dieu a choisi l'homme pour se dire, c'est en regardant l'Homme que nous connaissons Dieu, il n'y a « pas d'autre porte ».

« Considérez sa vie. Il vous instruira... : Parmi les moments de la vie du Christ auxquels Thérèse est plus particulièrement attachée, la Passion semble ne guère quitter sa pensée et sa prière, elle en parle toujours avec réalisme et émotion, elle y retrempe son amour et son courage de vivre. Mais c'est surtout à travers quelques figures de femmes : la Samaritaine, Marie-Madeleine, Marthe et Marie, qu'elle se rend présente à la vie humaine de Jésus. L'onction de Béthanie, la fête des Rameaux, l'hospitalité de Marthe et Marie l'inspirent de façon privilégiée, et il est frappant de relever la fréquence chez elle des thèmes de maison, de demeure, d'accueil, d'indissociabilité du service et de la célébration festive du Christ... « Croyez-moi, Marthe et Marie doivent ensemble offrir l'hospitalité au Seigneur ». Mais l'épisode auquel elle se réfère le plus abondamment, qu'elle aime depuis l'enfance, c'est celui de la femme Samaritaine : « Oh, que de fois je me rappelle l'eau vive que le Seigneur donna à la Samaritaine... J'aime beaucoup cet évangile ».

“ L'eau... j'aime tellement cet élément ”

Si Thérèse ressent profondément l'histoire de la femme de Samarie, c'est sans doute parce qu'elle y rencontre la symbolique omniprésente à son œuvre :

celle de l'eau, image du Don de Dieu, puissance de vie et de fécondité, d'épanchement et d'altruisme. Sources et fleuves, bassins et fontaines, innombrables sont les comparaisons qu'elle utilise pour figurer la manière dont l'amour de Dieu peut emplir le cœur de celui qui prie. L'âme est un verger, un jardin, où « avec l'aide de Dieu, en bons jardiniers nous devons tâcher de faire pousser les plantes ». A l'activité du priant correspond le travail du puiseur d'eau, du petit âne à la noria, tandis que l'action de Dieu se compare à la source et à la pluie, aux eaux du ruisseau irriguant le jardin... Thérèse sait aussi évoquer la chaleur des rayons de soleil sur le jardin, les jeux de l'eau et de lumière, elle emprunte à la campagne, aux fleurs, aux travaux de jardinage et décrit avec saveur l'activité de multiples petits animaux, sources inattendues de comparaisons ! Les sens qui prennent l'habitude de se recueillir ne ressemblent-ils pas aux abeilles accourant à la ruche pour faire leur miel ou encore au hérisson, à la tortue qui rentrent en eux-mêmes ? Ne vivons-nous pas une gestation, une transformation intérieure qui ressemble à celle du ver à soie, destiné qu'il est à ouvrir un jour des ailes de papillon ?

Si l'on s'attarde à évoquer quelques aspects de la symbolique thérésienne, c'est qu'il est impossible d'ignorer la richesse de l'imaginaire et le génie poétique avec lesquels Thérèse parvient à exprimer l'indicible, à concrétiser les mille mouvements d'un monde intérieur infiniment délicat, en gardant simplicité, et charme. Mais il y a plus : cette attention à la nature, à l'harmonie, à ce que l'on appellerait sans doute aujourd'hui « l'environnement », le goût de Thérèse pour les images, la peinture, l'art sous toutes ses formes, est révélateur d'une sensibilité au beau qui n'est certes pas un hasard. Thérèse l'avoue, il a suffi un jour que la « vision du Christ imprime en elle son immense beauté », pour que son regard sur toute chose en soit transformé, à la fois décanté et libéré... (1).

Cette recherche d'harmonie s'impose à elle dans tous les domaines. La démarche existentielle qui est sienne est une, son amour du Beau n'a d'égal que sa passion pour le Vrai. Et si elle exerce tant de séduction, n'est-ce pas parce qu'elle nous redit l'une des plus anciennes intuitions de la pensée humaine : beauté et vérité convergent infiniment et se rejoignent dans le Transcendant absolu : Dieu.

(1) On songe à ce qu'écrivait Dostoïevsky : Il n'y a qu'un être absolument beau, le Christ ... L'incarnation est la seule apparition du Beau ».

“ Il sera bon de nous exercer à vivre dans la vérité ”

On avait demandé à Thérèse d'Avila d'écrire sur la contemplation. « Souffrez que je m'attarde d'abord à cela... » répond-elle, et ce sont dix sept chapitres définissant une véritable hygiène de l'esprit et du cœur, préalables hors desquels la prière lui semble totalement s'enliser et s'égarer.

Elle est assoiffée du vrai, et cette exigence lui fait oser la prière totale, se laisser saisir absolument et sans retour, jusqu'à la jointure de la chair et de l'esprit. Sa prière, son amour, elle les ancre dans le présent et dans l'acte : « Dire c'est agir, les mots sont des actes ». Elle invite à porter une attention pleine au réel, exige que l'on ait « des œuvres », secoue celles qui seraient portées à « s'encapuchonner » dans la prière au détriment du service fraternel. Sa lucidité est sans failles pour dépister les illusions d'une oraison qui ne se traduirait pas dans un « ici et maintenant ». Aussi engage-t-elle à accomplir d'abord ce qui « est à portée de notre main », à « servir dans les choses possibles » et même les « choses menues », car c'est s'abuser que de rêver aux grandes actions que « vous préjugez que vous entreprendriez » au moment des « grands désirs impossibles de l'oraison ». Certes, la vocation monastique est vocation à un amour sans frontières, mais clairvoyante, Thérèse propose comme critère de vérité de cet universalisme, le prochain le plus proche... » Cherchez d'abord à être utiles à celles qui vivent en votre compagnie », « toute action en sera alors plus efficace ».

Elle souhaite entre toutes un amour fraternel fort, sans faux semblants, petitesse ou exclusives. Ce qui n'empêche pas la tendresse ni l'enjouement, puisqu'on doit être à son goût, d'autant plus sociable que l'on est plus saint. Mais de la vie ensemble elle attend une vigoureuse stimulation à l'essentiel « l'imitation des qualités que l'on voit briller en une autre est très contagieuse, songez-y ! » et « aimer ici, c'est la passion d'agir pour qu'une âme aime Dieu et en soit aimée ».

« Tout quitter n'est rien tant que l'on ne se quitte soi-même ». De cela Thérèse est convaincue et en pierre d'angle de tout l'édifice elle place l'humilité « L'humilité c'est être dans la vérité ». Tout est dit. Ce travail de désistement de nous-mêmes, assure-t-elle, en nous débarrassant de nos enflures, porte inmanquablement des fruits qui sont forces neuves d'aimer, d'espérer, de croire. L'humilité, elle la comprend comme un véritable savoir vivre une adéquation à reconnaître sa propre mesure, à laisser la place aux autres, à l'Autre :

« Vivons dans la vérité devant Dieu et les gens de toutes les façons possibles, en n'admettant pas qu'on nous tienne meilleurs que nous le sommes ». Donc à s'insérer dans une vie de relations « courtes et longues » pour reprendre l'expression de P. Ricœur.

Dans l'unité du regard qu'elle porte sur l'être humain, elle est étonnamment moderne. Elle se repère avec finesse et justesse dans toutes les zones de l'activité des sens, et des puissances conscientes ou inconscientes. Le corps n'est jamais oublié dans l'épanouissement auquel elle vise. Il est intégré dans la vie de prière où Thérèse dit souvent qu'il trouve sa joie. Il s'agit de le respecter, de le ménager à l'occasion, d'en garder la gouverne non seulement en orientant tout ce qui le fait vibrer, mais en se souvenant que « vie douillette et oraison ne vont pas de pair ». Elle incite à rester vigilante, bien-être et même santé, ne sont pas dans la satisfaction de tous ses caprices, au contraire, car « le corps a ce défaut que plus on le dorlotte plus il se découvre de besoins ». Autant Thérèse relève l'ambiguïté d'une ascèse excessive, - surtout si elle est décidée de son propre chef -. Autant elle dénonce le travers qui consiste à trop s'ausculter, « car m'est avis que nous sommes d'autant plus malades que nous nous soignons davantage ». Avec un radicalisme bien à elle, elle conclut « Si nous ne nous décidons pas à avaler d'un seul coup mort et manque de santé nous ne ferons jamais rien ! Mais il faut tenir tout à la fois la sollicitude qu'elle demande toujours pour les malades car « il serait bien plus grave encore de ne pas se soigner quand on en a vraiment besoin », et l'insistance des conseils - en particulier dans la correspondance - aux diverses prieures, au cher Gracian, pour une vie saine, un temps de sommeil suffisant, une nourriture équilibrée...

On pourrait se croire en tout cela éloigné de la prière... Il n'en est rien - à peine une digression à la manière de Sainte Thérèse ! L'attachement à « l'humanité du Christ » conduit à une logique de l'Incarnation qui va loin. La prière carmélitaine est d'abord unité de vie, mode d'être, habitation du don quotidien de Dieu. Elle secrète un équilibre et une sagesse qui sont peut-être autres noms du bonheur...

“ Il s'agit de beaucoup aimer ”

Il est certain cependant que sa connaissance aiguë de la nature humaine, Thérèse d'Avila la met aussi et d'abord au service de l'activité de l'oraison. Guide incomparable, elle convie à avancer jusqu'aux pièces les plus in-

térieures du Château... voudrait que tous découvre cet « arbre de vie planté à même les eaux vives de la vie ».

Elle nous apprend à discerner le léger souffle de la prière en nous, au delà de tout ce qui l'entrave, à lui frayer la route. Inlassablement surtout Thérèse encourage. Les hauts et les bas ? Ils sont coutumiers de la vie de prière. Ne pas lâcher pour autant. Elle même n'a-t-elle pas terriblement expérimenté la sécheresse quelques quatorze années durant ! Il importe de savoir « négocier habilement » avec l'âme, de la réapprivoiser peu à peu afin qu'elle consente à revenir à son vrai centre. Patience, douceur et volonté ferme de poursuivre — « Tout votre bonheur dépend de cette persévérance » — auront raison de tout. Pas de crainte de toute façon de mourir de soif, car « il y a des filets d'eau pour les enfants... » et dès « lors que nous sommes simples et ne prétendons contenter que Lui », le Seigneur « assume lui-même presque tous les frais du voyage ».

La prière toutefois reste un combat et pour celui-ci Thérèse nous arme. S'agit-il des pensées qui virevoltent et se bousculent, contre-carrant en apparence tout effort de prière ? « La folle du logis » organise il est vrai parfois en nous toute une « batterie »... Thérèse rassure, « Laissons aller le traquet du moulin » — Merveilleuse humanité de Thérèse qui nous apprend à nous aimer et à nous supporter nous-mêmes ! — Et parce que le fonds de l'être n'en est pas moins à Dieu dans ce désir qui l'habite de se tourner vers Lui par delà le bruit intérieur, cette patience même devient amour qui purifie. Lorsque Dieu voudra, Il surviendra ; sa présence alors établira le silence d'une manière infiniment plus pleine et profonde que n'auraient pu l'obtenir tous nos efforts.

Est-ce la raison raisonneuse qui fonctionne et fabrique de la prière en phrases bien faites ? Thérèse alerte : « l'entendement est un gêneur. Il faut savoir le dépasser au moment venu et ceux qui le font travailler « comme s'il n'y avait ni dimanche ni moments de repos » gagneraient à perdre du temps pour se tenir simplement en présence du Seigneur, gratuitement. Non pas que Thérèse prône une prière purement affective, au contraire elle veut que l'oraison s'appuie sur une foi éclairée par l'intelligence, solide en ses fondements doctrinaux, ouverte et aérée : « Qu'on nous garde des prières sottes. Mais c'est toujours sur l'Autre qu'elle appelle à se décentrer. Ainsi la connaissance de soi est le « pain » nécessaire sur tout le chemin de l'oraison mais « il faut savoir en manger modérément » ! Une fois reconnue sa pauvreté, à quoi bon piétiner et s'y enfermer, oubliant Celui qui est là et nous attend ? « Trêve de ces timidités que certains confondent avec de l'humilité ! ».

Larmes ou joies... tout ce que nous pouvons ressentir dans la prière d'ailleurs n'est pas le plus important — toute sa vie Thérèse d'Avila répètera qu'il faut aller à l'oraison non pour y recevoir mais pour y donner, même si elle aurait abondé dans le sens de M. Zundel « Dieu donne deux fois ce qu'il reçoit » ! — « L'extrême perfection ne se trouve pas dans les régals intérieurs affirme-t-elle, ni dans les grandes extases, ni dans les visions, ni dans l'esprit de prophétie, mais bien dans une réelle conformité de notre volonté avec celle de Dieu ».

S'il n'est qu'une voie sûre : vouloir ce que Dieu veut, il n'est qu'un signe certain : « nous ne pouvons savoir si nous aimons Dieu... mais nous pouvons savoir, oui, si nous avons l'amour du prochain ». Sur le chemin de l'oraison, telle est bien la clef que Thérèse nous laisse pour ouvrir toutes les portes : « tout ce qui vous incitera à aimer davantage, faites le ! ».

Prière... chemin de désert, terre de longue marche, 40 ans pour le Peuple, 40 jours pour Elie, jour à jour tout y est à conquérir — et certes ce sont bien des armes que fournit la Règle du Carmel : le bouclier de la Foi, le glaive de la Parole, la force du silence —.

Prière... chemin vers le point d'eau, terre de tendresse où s'apprend radicalement la relation de dépendance qui nous fait vivre, les entrailles maternelles du Dieu qui veille sur chacun de nous comme s'il était effectivement seul à exister au sein d'une immensité... Ni le blé, ni le moût, ni l'huile fraîche n'ont manqués à l'épouse ; les sandales du marcheur ne se sont point usées, et Elie harassé de découragement trouve à son chevet la galette cuite sur les pierres, la gourde d'eau dont nul d'entre nous n'ignore tout à fait le goût et la fraîcheur...

Comme un caillou blanc il est un petit poème de Thérèse à garder en poche pour la traversée... Femme du désert elle nous dit l'eau qui ne tarit pas :

Que rien ne te trouble, Que rien ne t'effraie,
Tout passe
Dieu ne change pas, la patience obtient tout,
Celui qui a Dieu ne manque de rien
Dieu seul suffit.

Retrouvailles en Afrique

Bernard Gautier

Dans les années 60 furent envoyées les premières équipes de la Mission de France en Afrique noire, pour collaborer à l'effort des jeunes Eglises. Le Pape Pie XII venait de lancer un appel pressant dans sa lettre « Fidei Donum ». Les peuples d'Afrique accédaient les uns après les autres à l'indépendance. Les Eglises de ces pays avaient à se prendre en charge et à acquérir leur propre personnalité. C'est dans ce contexte que des prêtres de la Mission de France se portèrent volontaires pour apporter leur contribution. Une première équipe de trois prêtres fût envoyée en Côte d'Ivoire en 1960. Une autre suivit au Cameroun en 1964. Une troisième rejoignit le Zaïre en 1967. Aujourd'hui, la Mission de France est également présente au Congo, au Gabon, en Haute-Volta et en Tanzanie.

Chaque année, les différentes équipes se retrouvent pendant quelques jours pour partager leurs recherches et leurs espérances. Du 30 avril au 3 mai 1981, la rencontre s'est tenue à Kinshasa, au Zaïre. Bernard Gautier s'y est rendu, retrouvant cette Afrique, et spécialement cette ville où il vécut pendant cinq années. Il nous fait part des réflexions qui ont suscitées en lui ces retrouvailles.

...Une quinzaine de participants de la Mission de France venant de plusieurs pays : Cameroun, Congo, Gabon, Haute-Volta, Tanzanie et Zaïre et quelques amis zaïrois, congolais et camerounais. La Côte d'Ivoire n'avait pas pu être représentée. Les uns et les autres ont dit très simplement leurs **solidarités** avec les pays dans lesquels ils vivent, leurs **préoccupations** et leurs **convictions**. Écoutez d'abord l'un d'eux, Jean, prêtre zaïrois :

Je suis originaire du KASAI oriental, du diocèse de TSHUMBE, à plus de 1 000 km en ligne droite à l'est de Kinshasa. Par la route (ou pistes) et voies fluviales, c'est presque 2 000 km. J'ai fait à Rome, des études de théologie. À mon retour, je suis envoyé comme professeur à la Faculté de Théologie de Kinshasa. Très vite je me rends compte que je ne peux pas me résoudre à cette tâche unique, et voici pourquoi.

Vivre plusieurs années en Europe m'a fait prendre conscience de quelque chose : je m'étonne de voir le

paysan européen arriver à vivre en vendant ce qu'il produit. Dans ma région natale, il n'y a rien de cela et rien à espérer. Les moyens de communication sont très lents et très difficiles. Les gens ont à peine de quoi acheter un habit. L'idée m'est alors venue de faire un travail de promotion du secteur agricole. Je demande à mon évêque de me donner une paroisse. Dès mon arrivée, je vais voir le chef du village et les notables. Nous discutons sur la situation actuelle. Il fut un temps où, ici, les routes étaient praticables. Avec le produit de ses ventes le paysan pouvait acheter un vélo ; aujourd'hui, c'est un luxe. Comme on ne peut plus écouler les produits à cause des difficultés de transport, la productivité a baissé.

Nous voyons alors que le plus urgent est de s'organiser pour améliorer les routes. Des amis suisses nous donnent une jeep. Peu à peu le village se motive, les gens travaillent. Les chefs des villages voisins viennent nous voir et

disent : « Chez vous, quelque chose a changé ; nous voudrions travailler avec vous ». Nous leur disons : « Commencez par faire des routes ». L'année suivante les routes sont faites.

Le projet, d'abord limité au village, s'agrandit et il devient la coopérative. Le but est de produire, mais aussi de pouvoir évacuer les produits afin de permettre aux gens d'acheter ce dont ils ont le plus besoin. Dans un village, on nous dit que l'on n'a pas vu d'auto depuis quinze ans, que l'on n'a plus de sel depuis deux ans !

Le projet prend alors de l'ampleur et nous recevons deux camions de Suisse. L'an passé, dix autres villages sont venus se joindre à la coopérative. Le commissaire de zone (préfet) a dit : « Chaque fois que je suis venu, j'ai trouvé un changement ». Nous voulons réaliser ce travail au service des plus pauvres, de ceux qui sont marginalisés. Nous ne savons pas jusqu'où ira cette expérience, mais les gens, eux, veulent aller loin.

Certes, les incompréhensions ne manquent pas. Notre action sort des cadres habituels, des manières d'agir classiques implantées par la colonisation, et - faut-il le dire ? - par les « missions ». Jus- qu'alors on a agi pour les gens en leur apprenant à obéir. Ici, les gens gèrent eux-mêmes l'argent qu'ils gagnent, et ce n'est pas habituel.

Si nous avons encore des formateurs venus de l'extérieur, nous cherchons à nous en sortir par nous-mêmes et à nous auto-financer. Ainsi, nous avons voulu profiter de la forêt et nous avons monté une scierie à laquelle est jointe une pépinière, afin de reboiser après avoir abattu les arbres.

Nous voulons que cette coopérative soit vraiment l'affaire des habitants eux-mêmes, et pour cela nous avons une assemblée plénière des coopérateurs deux fois par an. Nous voulons que les gens soient eux-mêmes les maîtres des décisions et de l'exécution : ainsi l'entretien des

routes dépend des villages. Ce même souci nous a amené à dire à nos amis européens : « Pour le moment, ne nous fournissez plus d'aide ».

Jean explique alors comment il essaye de transmettre la Parole de Dieu, sur le terrain, à partir de la paroisse et de la coopérative. Il cherche à comprendre quelle est la vision du monde des gens des villages. Il y a, dit-il, **continuité** et **discontinuité** : pour les gens, Dieu est présent partout dans l'existence humaine ; mais la Révélation de Jésus-Christ apporte une nouveauté. Deux mots-clés : **Père** et **Election**.

Le **Père** donne la nourriture, bénit les efforts, nous appelle à être frères. Ainsi peut-on dépasser les oppositions et les critiques, s'appuyer sur les structures traditionnelles : conseil des anciens, responsabilité des aînés. Le **Père** est encore celui qui châtie : la tradition prévoit aussi cela.

L'Election : ce n'est pas par hasard si ces villages ont eu la chance de monter une coopérative : Dieu nous choisit pour que nous fas-

sions ensemble quelque chose de grand. la signification du travail manuel et sa valeur se découvrent ainsi, avec la nécessité d'appliquer son intelligence à ce travail.

Etre constamment à la recherche de la **continuité** et de la **discontinuité** amène à faire comprendre ce qu'est la **libération** ; en particulier, la libération de la sorcellerie qui enferme dans un monde clos. Un exemple : quand le camion ou le bateau sont en panne, on dit habituellement : « Qui nous veut du mal ? » ... Loin du village, aux environs de Noël, le bateau est tombé en panne. Les hommes ont fait prévenir les responsables, mais ils n'ont pas quitté le bateau. De Noël au Vendredi Saint, ils sont restés sur place. Pendant ce temps, ils ont réfléchi sur leur foi, leur baptême, leurs enfants... Ils ont dû vaincre leur peur. Quand ils sont revenus avec le bateau réparé, ils étaient fiers d'avoir tenu le coup. Dieu ne les avait pas abandonnés. Au retour, ce fut une grande fête de Pâques : la victoire de la vie sur la mort. Ainsi se fait concrètement l'évangélisation d'un peuple.

Le témoignage de ce prêtre zairois peut aider à saisir les **solidarités**, les **préoccupations** et les **convictions** qui animent les participants présents à cette session de Kinshasa. Les situations des uns et des autres sont fort différentes, mais tous participent d'une manière ou d'une autre à la vie de l'Eglise locale, tous sont présents à la vie du pays où ils habitent, qu'ils exercent ou non un travail professionnel.

I. — Solidarités

Tous se veulent d'abord **solidaires** de la réalité profonde des pays où ils vivent. Cette solidarité s'exprime de bien des manières : travail dans les champs, vie au village, apprentissage de la langue. Elle s'exprime aussi par le souci d'aider ceux qui ont besoin de voir clair dans leurs affaires, dans leurs professions. **Un véritable développement suppose des gens informés qui maîtrisent la technique.**

Cependant, vouloir être **solidaire** de la réalité africaine fait découvrir la **complexité de cette réalité**. Celle-ci a des aspects dramatiques, difficiles à mesurer. Cependant on y discerne l'urgence d'un travail de libération (1) et les interrogations graves qui traversent notre humanité : ce sont les déséquilibres et les contradictions qui échappent à notre prétention de tout maîtriser. Il faut évoquer plus particulièrement :

- **le problème des chocs culturels** qui s'inscrivent au cœur même des processus de développement : des hommes et des femmes subissent une transformation incohérente de leur mode de vie ; cela provoque déstabilisation, déstructuration, désorganisation, bouleversement des équilibres socio-culturels du monde traditionnel. Etre solidaire, n'est-ce pas travailler à la réappropriation, par les Africains eux-mêmes, des stratégies de développement ? Nous constatons qu'aujourd'hui encore, on continue de prendre sur ceux

qui ont peu pour donner à ceux qui ont plus. Les uns vivent bien au-dessus de la subsistance rustique tandis que d'autres végètent. Les catégories dirigeantes veulent vivre comme leurs homologues européens ou américains. Nous ne savons plus, nous qui venons des pays riches, produire à bon marché. Nos experts ne sont plus capables de valoriser une nourriture utilisable ; l'agro-industrie affame le peuple. On poursuit des transferts en technologie inutiles. On ne met pas en œuvre les processus d'apprentissage adaptés. On méprise les techniques indigènes et leur sagesse. Les intérêts des classes dirigeantes parlent plus fort que les besoins du peuple.

- **Le problème du pouvoir politique** : nous connaissons un peu toutes les manipulations dont ce pouvoir est victime actuellement, vu l'état de siège où il se trouve parce qu'il cherche désespérément à maintenir son indépendance, à garder le cap

(1) Cf. J.-M. Ela : « De l'assistance à la libération », dans « Foi et Développement », n° 83/84, janvier-février 1981. Centre Lebrét, 9, rue Guénégaud, 75006 Paris, et aussi « Lettre aux Communautés », n° 88, mai-juin 1981, p. 14 et ss.

qu'il s'est choisi : c'est bien le problème de la Tanzanie.

- **La dégradation du tissu social** se manifeste de façon inquiétante, d'abord par l'urbanisation incontrôlée avec ses conséquences : banditisme, violence, prolifération des bidonvilles, insuffisance grave des services nécessaires au fonctionnement de la vie urbaine. Elle se manifeste aussi par un passage du monde rural au monde urbain qui déstructure les mentalités, l'équilibre traditionnel de la société et la vie familiale. A la solidarité de village succèdent l'individualisme, le cloisonnement et la violence pour la répartition de quelques profits acquis par tel ou tel membre plus favorisé. Enfin, la dégradation du tissu social s'opère par le manque de compétence des administrations, la corruption qui croît, l'irresponsabilité, les rivalités ethniques, l'impossibilité encore dominante de faire valoir les ressources véritables de ces pays : ressources en hommes et ressources de la terre.

La complexité de cette réalité ne doit pas cependant

décourager ; elle invite à **tirer une leçon** : une véritable solidarité fait apparaître que la réalité n'obéit pas aux perspectives, aux programmes, aux projets pensés sous l'égide des systèmes de domination économique venus d'ailleurs. Elle déborde toujours les formes du pouvoir politique ou économique, la rationalité scientifique ou technique. Elle fait apparaître comme futile tout ce qui n'est pas conforme aux besoins essentiels et primordiaux, aux espérances profondes de la vie. Elle montre que les systèmes de pensée qui ont jusqu'ici présidé au développement sont bien trop courts.

Le problème est de se mettre à nouveau à **l'école de la réalité africaine**, de la redécouvrir sans cesse, d'épouser son rythme, et par là de tracer des voies de passage, de rendre possible des déplacements, des transformations du mode de vie qui soient greffés sur le sol culturel, l'âme, la vie profonde de ces peuples. **La vie parle toujours plus fort que les systèmes** : c'est la force de l'Afrique de le manifester, dans la souffrance et dans la misère, mais aussi avec ce

sourire et cette exubérance qui dénoncent la tristesse « sérieuse » et ennuyeuse de notre modernité.

II. — **Préoccupations - Convictions**

Les préoccupations et les convictions de chacun s'expriment elles-aussi de manières différentes. En voici quelques échos :

- ne pas être un scandale pour les petits,
- être en mesure de dire simplement : viens et vois,
- aider les gens à avoir confiance en eux,
- tout faire pour que les Africains soient maîtres de leur développement et gardent la maîtrise de leur destin.
- par la foi en Jésus-Christ, la relation, à Dieu devient différente : cette foi en Jésus Christ qui appelle à voir en tous des frères, change les relations aux autres.
- Dans la tradition, le monde est un tout dans lequel on est immergé ; par la Parole de Dieu, on découvre qu'on peut le changer, que tout n'est pas écrit d'avance.

Trois lignes de force se sont dégagées au cours de l'échange :

Eglise et développement

Dans la « mission » traditionnelle, l'Eglise se situe un peu comme un état dans l'Etat. Elle garde le pouvoir au nom d'une certaine efficacité. Peut-elle se le permettre encore ? N'est-ce pas un abus de pouvoir ? La charité ou la générosité peuvent être opprimantes. Se situer en donateur ne respecte pas les hommes ainsi maintenus en simples assistés.

L'Evangile suscite une libération exigeante, la libération de tous. Il nous faut abandonner le désir d'être les maîtres d'œuvre, savoir rester des aides ; cela est difficile quand on a l'argent et la technique.

Il reste cependant une tension : tout en respectant les gens, il faut leur apporter quelque chose ; se contenter de cheminer avec eux peut aussi être une forme de lâcheté.

La lecture de la Parole de Dieu suscite un regard neuf

sur la vie. Elle permet de découvrir Dieu sous un jour inédit : un Dieu Père et Libérateur, un Dieu proche et ami des hommes. Ainsi l'Africain peut-il devenir un homme nouveau, accueillant la liberté que Dieu offre aux hommes et la vivant au cœur même des préoccupations quotidiennes.

Les formes d'Eglise que nous travaillons à susciter

L'un des participants disait : il y a des étoiles qui n'existent plus et dont nous percevons aujourd'hui la lumière. On pourrait ajouter : il existe des Jean-Baptiste dont l'action ne sera perçue que plus tard. Pour l'heure actuelle, il est nécessaire d'inventer d'autres insertions que les formes traditionnelles, paroisses ou œuvres d'Eglise, afin de susciter de nouvelles possibilités. Mais, dans de tels itinéraires, n'y a-t-il pas danger de marginalisation ? L'expérience montre que des situations, même isolées, non vraiment reconnues par l'Eglise locale, peuvent trouver dans l'avenir une signification. Il faut aujourd'hui, dit-on, **que soient**

modifiés les types de relations qui emprisonnent le prêtre dans un certain rôle et une certaine image. On est facilement prisonnier d'un groupe, d'une paroisse, d'une chorale. On ne peut tout supprimer de ces rôles, de ces fonctions, mais on peut les déplacer en modifiant les rapports. Il faut briser les carcans, agir et apparaître d'une autre manière. Cela choque, pose question, suscite de nouveaux dialogues. On note donc l'importance des manières d'être, des pratiques, des types de relations.

Mais ces modifications peuvent encore partir d'une intention très cléricale, très centrée sur l'emprise de l'Eglise. L'important est donc qu'elles soient **commandées par la vie des gens.**

La proposition de la Parole de Dieu

Ce que Jean nous a dit de sa paroisse et de la coopérative, nous permet de constater qu'il existe deux démarches : d'une part la proposition de la foi dans la vie ; d'autre part celle de la lecture de la Parole accompagnée

d'une recherche sur ce qu'elle nous dit.

Ces démarches, différentes, ne sont pas contradictoires ni exclusives l'une de l'autre. Il s'agit, dans tous les cas, de ne pas être un écran entre la Parole et les gens. Il faut sans cesse être en éveil, ouvrir les portes, rappeler que Dieu nous aime et nous a aimés le premier ; avoir le souci de faire un monde fraternel où nous sommes libérés de la peur ; susciter aussi une Eglise servante et désintéressée.

Mais cette Eglise est une société paradoxale : elle vit d'une Parole qui n'est pas la sienne et qu'elle ne peut pas avoir la prétention de gérer. Or, sa tentation permanente est justement de vouloir la gérer alors qu'elle a pour mission de l'annoncer.

Dieu est Père. Plus qu'un slogan, c'est une découverte permanente. Cette « appropriation » suppose une déposssession de ses préjugés, de ses certitudes, de ses habitudes de pensée, de ses perspectives familiales.

La Parole de Dieu nous permet d'accompagner les

gens avec le risque de l'offrande, celle du riche qui se fait valoir, ou celle du pauvre qui sait que seul le geste compte.

**

Ayant vécu cinq années à Kinshasa, j'ai ressenti très vivement ces interpellations. En revoyant l'Afrique et ses habitants, en entendant parler les uns et les autres, j'ai mieux perçu et saisi, au-delà de ce continent, au-delà de ces peuples, notre monde occidental. Nous y sommes tellement habitués que nous ne le voyons plus. Sortir de l'hexagone m'a fait voir mon pays autrement, un peu comme en relief.

Ainsi, le luxe des quartiers de certaines grandes villes d'Afrique, côtoyant la pauvreté extrême (ou la misère) et la malnutrition, fait mieux prendre conscience de l'écart des salaires (ou des revenus). Si cet écart est moins visible chez nous, il est pourtant bien réel.

Les usines « clés en main » qui ne servent à rien, qui ne fonctionnent pas, viennent nous rappeler que nous

les avons vendues et que quelqu'un (ou un groupe) en a tiré profit. Est-ce cela la coopération ou l'aide au Tiers-Monde ? On reçoit en quelque sorte en pleine figure des réalités qui, chez nous, se cachent, ou que nous cachons, parce que nous ne voulons pas les voir. Multipliées par cinq, par dix ou par cent, cela devient alors assez visible pour être mis en relief. En gros plan, cela s'impose !

Mais on rencontre également en Afrique des hommes et des femmes debout, qui, à travers cette réalité déconcertante, tracent leur route. On découvre des richesses qui ne sont pas seulement celles du sous-sol (que les pays riches continuent de piller allègrement), des richesses humaines telles que courage, ténacité, solidarité.

Revoir l'Afrique et ses habitants m'a fait comprendre que, pour nous aussi, la richesse n'est pas ce que l'on possède, mais ce que l'on est. Chez nous aussi, il y a la vie qui demande à s'exprimer, il y a des richesses de cœur et d'âme qui se cachent peut-être, mais qui existent

un peu partout et dans tout être humain.

Et il y a en Afrique (là où je suis allé) la foi d'un peuple qui s'exprime à sa manière et avec quelle vigueur ! Il faut avoir participé à Kinshasa à une messe en rite zaïrois : des personnes de tous âges, mais surtout des jeunes,

beaucoup de jeunes ; tous chantent, dansent, répondent, applaudissent, battent des mains au rythme des chants, lèvent les bras ou s'inclinent ensemble dans un silence et un recueillement impressionnants. Si l'on voit en Afrique certaines réalités de chez nous comme en relief, notre

expression occidentale de la foi apparaît bien souvent desséchée, désincarnée, sans relief, bien pauvre.

... Et un jour, moins lointain qu'on ne croit, les Africains nous aideront à mieux saisir la Bonne Nouvelle de Jésus Christ.

Composantes

Tous et chacun façonnés par des lames de fond

René Salaün

En quelques notes rapides, René Salaün fait émerger trois grandes composantes qui nous façonnent les uns et les autres.

< Dieu nous interroge de diverses façons, dit-il, y compris par les courants culturels et les évolutions de mentalités : car les hommes ne cessent d'interpréter et d'orienter leur existence dans le monde. Et l'Évangile a bien quelque chose à leur dire, mais en tenant compte de ce qu'ils sont d'avance >.

Le classement en trois vagues, ou trois strates, qu'il fait ici appellerait bien des nuances. Mais en utilisant des traits assez gros, il pique mieux l'attention et il aide à comprendre ce qui se passe, sans trop vite s'indigner ou s'aligner.

LA PREMIERE VAGUE porte beaucoup de gens. Elle subsiste souvent chez ceux de la 2^e et de la 3^e. Y sont particulièrement sensibles ceux qui sont en prise directe avec la nature brute (la terre, la mer, la mine, la pluie et le beau temps...). Les chrétiens dits saisonniers sont souvent de ce type.

L'homme s'éprouve soumis à la nature : la mère nature qui lui permet de subsister ; la marâtre nature qui le menace. Il n'en détient pas les secrets, il n'a pas pouvoir sur elle. Il est volontiers fataliste : « C'est la vie, c'est le Destin, c'est la volonté de Dieu ». Le symbole de la vie c'est la roue de l'éternel retour des choses (du jour et de la nuit, des saisons, de la naissance et de la mort...). Le monde est un système immuable, où chacun doit chercher qu'elle est sa place et comment s'y bien tenir. Il y arrive en observant les lois conformes à la nature des choses, que la sagesse traditionnelle a capitalisée, et souvent mise en maximes : ainsi est-ce aux anciens, remplis d'expérience, que revient le droit de juger et de décider.

Dans cette nature des choses il y a la matière. L'homme y participe par son corps. A ce point de vue il est assujetti, il subit. La matière est vile et avilissante. L'homme y échappe par l'esprit. Celui-ci s'élève vers un autre monde, qui est le lieu du secret dernier des choses, et du pouvoir sur elles. Le polythéisme peuple cet autre monde de divinités qui symbolisent les forces de la nature, ou du dieu des déistes (quelque chose au-dessus de nous). On essaye de capter les faveurs d'en-haut, ou de conjurer ses menaces, par des rites. On essaye d'expliquer l'origine des choses par le mythe.

Le travail, dans cette perspective, est plus une dure nécessité qu'une valeur : on s'adonne aux « œuvres serviles » juste ce qu'il faut pour pouvoir survivre.

Les philosophies grecques dualistes, et bien des religions (comme le manichéisme des cathares) plongent leurs racines dans cette mentalité.

Israël et l'Eglise se sont efforcés de l'évangéliser, en s'appuyant sur elle en tant qu'elle ouvre sur le mystère de l'homme, du monde et de Dieu, mais aussi en la corrigeant, par la critique des formes et du sentiment religieux, par l'ouverture sur l'espérance, l'amour, la responsabilité historique. L'originalité du judéo-christianisme, par rapport aux cultes dits cosmobiologiques, tient à ce qu'il est une religion de l'histoire vécue avec Dieu, à ce qu'il croit à la résurrection de la chair (contre par exemple les gnostiques idéalistes des premiers siècles).

Le prototype du chrétien première vague est le pratiquant, fidèle aux commandements.

LA DEUXIEME VAGUE s'origine dans la révolution copernicienne provoquée par l'essor croissant de la science, des techniques, de l'organisation collective.

Désormais l'homme devient maître de la nature : il en perce successivement les secrets, et il en conquiert les pouvoirs. Au lieu de s'évader dans un ciel illusoire, il scrute et utilise les fonctionnements du monde matériel. La flèche qui pointe vers l'avenir remplace la roue qui revient sur le passé. La culture l'emporte sur la nature. Les maîtres mots deviennent : matière et même matérialisme, raison, rationalité et rationalisation, évolution et histoire, lutte et progrès, satisfaction des besoins.

La grandeur de l'homme est dans l'action et dans le travail, qui sont promus au rang de valeurs dominantes. Religion, rites, et mythes (sauf celui de Prométhée) subissent une sévère critique. Mais aussi la spéculation philosophique et la contemplation, à moins qu'il ne s'agisse de la théorie (scientifique) accompagnant et éclairant l'action.

Derrière cette mentalité se profilent les philosophies des lumières (rationalisme), de l'histoire (la dialectique de Hegel, le matérialisme de Marx), du positivisme (Comte, Monod).

Cette mentalité est facilement partagée par ceux qui travaillent à découvrir, transformer et utiliser la nature, grâce aux laboratoires, aux machines de plus en plus sophistiquées, aux organisations de plus en plus englobantes.

En face de cette nouveauté, l'Eglise a d'abord résisté, en reculant sur des bases successives. Puis elle a essayé de l'évangéliser, en s'appuyant sur elle. Ainsi s'expliquent en France le ralliement, l'action catholique, le mouvement missionnaire d'après guerre, la théologie du travail, Gaudium et spes (noter les mots !). Le vocabulaire s'est chargé d'expressions comme présence au monde, communauté de destin, l'homme debout, l'homme nouveau qui naît, partir de la vie, reconnaître et assumer les valeurs, autonomie de l'humain, le projet... Au lieu de chercher Dieu en-haut, ou au-delà, on l'a cherché et (souvent vite) trouvé au-dedans.

Le militant est devenu le prototype du chrétien.

L'entreprise n'allait pas sans risques : celui des tensions entre gens de la 1^{re} et de la 2^e vague, ou entre la 1^{re} et la 2^e strate à l'intérieur de chaque chrétien ; celui de la réduction de la foi à l'action humanitaire, c'est-à-dire de la sacralisation de l'œuvre de l'homme ; celui du glissement de la laïcité au laïcisme.

Survient LA TROISIEME VAGUE. On remet en question l'idéologie et la pratique de la 2^e, tout en continuant d'apprécier et d'utiliser les acquis de la science et de la technique.

Le « boff » des jeunes, leur goût de la dérision (par la chanson, par la provocation), expriment leur désenchantement à l'égard du projet « prométhéen ». D'une part il y a trop de retombées négatives (pollutions, guerres, oppressions). D'autre part les réalisations et les promesses ne répondent pas au désir profond de l'homme : on a sacrifié le qualitatif au quantitatif.

Désormais on dénonce la rationalisation, la technocratie aussi bien capitaliste que socialiste, l'embrigadement, le conditionnement par les structures et les appareils, l'urbanisation, le métro-boulot-dodo. On parle de « retour du tragique » plus que de « lendemains qui chantent ».

La première vague tournait vers le passé, la deuxième vers l'avenir, la troisième s'en tient au présent immédiat, sans chercher un sens, introuvable, sans bâtir un projet, qui ligote. Elle préfère l'imagination à la rationalité ; elle est plus soucieuse de la subjectivité que de l'objectivité ; elle préfère l'amitié et la convivialité à l'organisation, le loisir, et même la paresse au travail programmé, la liberté et même l'anarchie à l'engagement inconditionnel, la gratuité à l'utilitaire.

En arrière-plan le surréalisme, Sartre, Marcuse, Reich, le retour à J.-J. Rousseau, aux utopistes et anarchistes du XIX^e siècle.

L'Eglise (pensons par exemple aux aumôniers du scolaire) subit ce nouveau choc, avant d'avoir fini d'encaisser celui de la 2^e vague. En compagnie de l'Etat, de l'école, de l'armée, des partis, des syndicats, elle sert de cible à la critique ou au refus des institutions ; du pouvoir, de la loi, des idéologies. L'engagement, même celui du mariage, ne fait plus recette. Des langages autres que celui, tout plat, de la raison, sont réhabilités : le rite, le mythe, la fête, l'art, l'amour... Cela provoque parfois un « retour du religieux », un repli sur les groupes à tailles humaines, sur des engagements ponctuels, eux aussi à taille humaine. On en sait les risques. La théologie aussi modifie ses accents : on commence à reparler de la souffrance, et même du péché, on resitue avec insistance la Passion au départ de la Résurrection.

Naître homme ou femme N'être qu'homme ou femme

Sezny Roudaut

Au cours d'un week-end, en janvier 1981, un groupe d'une cinquantaine de personnes (religieuses, laïcs, prêtres) a tenté de réfléchir sur une réalité qui nous concerne tous : affectivité = sexualité.

Cette rencontre, qui laissait une large place aux échanges libres, était animée par un prêtre chargé de la formation permanente dans le diocèse de Quimper, Sezny Roudaut. Avec son autorisation, nous publions quelques notes d'auditeurs prises au cours de son intervention.

I - Le contexte de la vie affective et sexuelle

Nous venons de loin ! D'une situation où les mains étaient interdites à une situation prônant l'expression corporelle. Témoin ces articles du règlement d'une congrégation de Religieuses au 17^e s. : « ...Les religieuses ne doivent jamais regarder leur propre chair, exceptées les mains : ce qu'il faut encore faire avec retenue et le moins qu'elles pourront » (article 29). « ...Elles auront la vue très modeste et ne regarderont jamais les hommes en face. Elles ne parleront jamais avec leurs parents de mariage, ni ne permettront qu'eux-mêmes leur en parlent si ce n'est qu'en passant, pour les recommander à Dieu » (article 30).

Une rencontre comme celle-ci me paraît importante comme possibilité de nommer les réalités vécues actuellement par les uns et les autres. Parlant de leur relation, Jeanne de Chantal et François de Salle disaient : « Notre amour n'a de nom dans aucune langue ». C'est peut-être très beau, mais ce sont des amours inhumaines si elles ne peuvent être nommées dans aucune langue. Le propre de l'homme est de nommer ce qu'il vit, de clarifier en lui l'univers de ses désirs, de ses besoins. Un progrès est accompli en passant du mutisme à la parole.

Dans le contexte économique où nous nous trouvons, on pourrait être tenté de penser que parler de sentiments, d'affections... c'est être à côté des préoccupa-

tions majeures, c'est faire du nombri-
lisme. Mais il me semble que *la dimension affective et sexuelle de l'existence* est une question aussi importante que les autres. Dans la revue *Témoignage* de l'A.C.O., de mai 1975, je note ces lignes « A propos de malaises dans le couple » :

« Une lectrice de *Témoignage* m'écrit : « Dans mon immeuble, sur 18 foyers, 16 d'entre eux prennent des tranquillisants ? Nous avons eu des dépressions nerveuses et un suicide. La vie qu'on mène tous y est certainement pour quelque chose, mais je crois aussi que par derrière tout cela il y a des problèmes de couples qu'on ne sait comment aborder ? Les traitements chimiques ne font rien tant qu'on ne s'attaque pas à la cause du mal ». Nous voici au cœur même de la question. Où est la cause, comment la trouver ? Qu'est-ce qui fait obstacle à l'amour ? Nous avons l'habitude dans ces colonnes de dénoncer tous les obstacles économique-socio-politiques que nous abordons sur notre route. Pourquoi ne pas aborder aussi les obstacles d'ordre psychologique provenant de notre méconnaissance de la sexualité ? ».

Pour aborder d'une manière renouvelée la réalité sexuelle et affective, il importe de tenir compte d'un certain nombre de données que l'on peut rapidement évoquer :

a) Données démographiques

La durée de la vie : en l'an I de notre ère, l'espérance moyenne de vie dans le

bassin méditerranéen est de 20 ans ; en 1875, elle est de 35 ans en France ; actuellement elle est de 72 ans.

La durée de la vie conjugale : en 1789, on se marie pour 20 ans ; en 1875, pour 28 ans ; en 1975, pour 45 ans.

Ces chiffres entraînent nécessairement une réflexion renouvelée sur les problèmes du divorce, de la fidélité, du vécu conjugal. De la sexualité-procréation par nécessité pour assurer la survie de l'espèce (mettre 7 enfants au monde pour que deux survivent), on passe à une sexualité-relation (2,1 enfants pour qu'il y en ait 2 à vivre). La définition de l'existence conjugale de la femme est profondément reconstruite. Les repères moraux sont à repenser dans ces nouvelles données.

La sociologie américaine se propose de distinguer désormais trois étapes conjugales, vu l'allongement de la durée de la vie : un premier mariage de type conjugal (un homme et une femme s'aiment et conjuguent leur existence amoureuse) ; un deuxième mariage de type parental (les époux deviennent parents, ce qui équivaut à une vingtaine d'années) ; un troisième mariage de type post-parental ou néo-conjugal (une fois les enfants partis, le duo amoureux se retrouve comme au premier jour en tête-à-tête).

Cf. Fourastié dans son ouvrage « Essai de morale prospective » : Vers 1750, un homme est orphelin à 14 ans, marié à 27 ans, mort ou veuf à 44 ans, ayant vu

naître 4 enfants dont deux sont morts. Actuellement un homme est orphelin à 45 ans, il a vécu 45 ans de vie conjugale et a eu deux enfants qui sont tous les deux en vie.

b) Maîtrise technique

Auparavant, du fait de notre totale ignorance du mécanisme de la fécondation, il y avait un lien obligé entre la relation sexuelle et la fonction procréatrice. La sexualité nous dictait notre attitude. Aujourd'hui se trouvent techniquement et psychologiquement séparées relation sexuelle amoureuse et relation sexuelle procréatrice. Grâce à la science médicale et à la contraception, l'homme devient désormais gestionnaire responsable de son vécu sexuel. La sexualité peut réellement devenir lieu relationnel.

Que la sexualité soit lieu relationnel et non point ramenée à une perspective instrumentale (moyen de jouissance). Nécessité de maintenir la sexualité dans sa dimension anthropologique pour ne pas la ramener à de la sexologie. Il ne suffit pas d'avoir appris à faire l'amour pour s'aimer ! Cf. chanson d'Hervé Villard : « Que seras-tu, que sauras-tu quand nous aurons fait l'amour sans amour sur un lit sans lendemain ? ». L'information technicienne ne saura jamais répondre à la question : ce qu'aimer veut dire !

c) Donnée sociologique

L'organisation sociale de la vie sexuelle

s'est révolutionnée ces dernières décades. Nous avons connu ce schéma traditionnel : la famille large, mariage organisé par les parents, famille fondée sur le patrimoine, « on s'aime parce qu'on est marié et on fait des enfants » dans des « couples » sans grande conversation érotique. Aujourd'hui le mariage est l'affaire des jeunes eux-mêmes, l'union est fondée sur l'amour et non le patrimoine, « on se marie parce qu'on s'aime », le langage érotique est important et l'enfant n'est que le prolongement de l'amour interpersonnel. Cette révolution ne peut qu'entraîner de grands changements en ce qui touche la fidélité et le divorce et en ce qui touche à la vie préconjugale.

d) Donnée socio-culturelle

Admettons que la révolution sexuelle est loin d'être réalisée ! Une certaine libéralisation des mœurs n'entraîne pas nécessairement une réelle libération de la vie affective et sexuelle. On a peut-être quitté quelque peu la domination du pouvoir religieux ; en quittant cette domination les hommes et les femmes auraient pu « se mettre à leur compte », devenir sujets responsables de leur existence ; mais très souvent ils sont sous une nouvelle domination aussi contraignante : le pouvoir « médico-psychologique ». Chacun reçoit trop fortement ses mots d'ordre de sciences dites humaines aussi normatives que la morale religieuse. On ne devient pas citoyen en changeant de roi !

e) Donnée politique

Quel lien entre vie amoureuse et vie en société ? J'emprunte la formulation de l'idée que je voudrais développer ici à Lénine qui disait : « L'amour libre n'a rien à voir avec la liberté de l'amour ». Il rejette ainsi comme inspirée par le libéralisme bourgeois la théorie de l'amour libre que lui propose Inès Armard et il reprend à son compte, après Engels, cette conviction que conjugalité et sexualité désaliénées vont de pair.

Le libéralisme d'une « révolution sexuelle » partant à la conquête du bonheur par l'orgasme serait donc le très proche collaborateur de la « société libérale avancé » ! C'est ce que je voudrais signaler en mettant en corrélation le plaisir sexuel et le plaisir de l'existence.

La puissance de la sexualité humaine est telle qu'elle exige le plein emploi, qu'il faut donc l'investir dans une œuvre considérable, dans une aventure aussi grande que l'humanité sous peine de la voir s'éparpiller en de multiples « petites aventures ».

Revendiquer la « liberté sexuelle » avec parfois tant de virulence n'est-ce pas de fait renoncer à exiger que le plaisir soit aussi ailleurs, dans le travail, dans les loisirs, dans le spectacle, dans la lutte, partout. Réclamer le plaisir sexuel, n'est-ce pas parfois renoncer à vivre à fond le plaisir d'un travail commun, créateur ? Le droit à la libre disposition, c'est-à-dire privée, de son corps individuel pousse une société non sur

le chemin du renouveau mais sur celui de l'égoïsme exacerbé !

Là où le travail éreintant se substitue au plaisir de la vie et de l'aventure humaine, la sexualité devient malade. On en vient à situer le plaisir en un lieu unique, à ne plus penser qu'à une seule source de plaisir : la sexualité.

Tout en dénonçant la trilogie « métro-boulot-dodo », on serait prêt finalement à accepter le métro et le boulot à condition de trouver un espace limité de plaisir. Et ce dernier refuge du plaisir, c'est dans l'ultime situation où subsiste encore une relation interpersonnelle qu'on le situe. Agir ainsi, c'est s'avouer battu, c'est admettre que tout ce que nous faisons avec les autres est exempt de plaisir et que les possibilités relationnelles sont quasiment nulles. La relation sexuelle devient alors non seulement la seule source de plaisir, mais aussi la seule possibilité de communiquer, sinon avec les autres, du moins avec un autre auquel on demande de se substituer à tous les autres.

Mais le partenaire pourra-t-il combler tous ces vides et ces manques ? Si la relation sexuelle semble souvent être vécue de manière très insatisfaisante, n'est-ce pas parce qu'on lui demande trop ? Tout attendre d'elle, c'est accepter de rester confiné dans la relation minimale, le couple, qui est le lieu d'où peut surgir le moins de contestation sociale. Libéraliser l'exercice sexuel, n'est-ce pas la trouvaille d'un capitalisme fort qui

peut ainsi se dispenser de « changer la vie » par ailleurs ?

Les couples dépérissent et ne peuvent durer quand ne les soutient plus l'élan d'une collectivité se créant un avenir. Il n'est rien de tel que le plaisir de créer ensemble l'humanité pour relativiser mais aussi pour aviver le plaisir pris à deux.

La société de marché est tolérante aux « amoureux » mais elle anéantit ceux qui voudraient à la fois s'aimer et aimer le monde au point de se passionner pour sa libération. La vie ne se vit bien que si elle est vie pour un autre et la vie pour un autre ne se vit bien que si elle est vie pour beaucoup d'autres. Une relation amoureuse peut se limiter à un « corps-à-corps » individuel (« je l'ai dans la peau ») ; mais lorsque le corps déborde la limite sacrée de l'individu et fait corps avec l'humanité entière par le jeu de toutes ses solidarités, alors l'amour auquel il s'adonne devient communion à l'autre et à l'univers.

II - Le « texte » de la sexualité

Qu'est-ce qu'exister comme femme ou homme aujourd'hui ?

* Parler de la sexualité est impliquant

Je peux parler de la culture des choux-fleurs ou des artichauts d'une manière très passionnée et aussi de la sexualité ; mais ce n'est pas la même passion : les choux-fleurs, ce n'est pas moi ; la sexualité, c'est moi aussi...

* Et lorsqu'elle prend la parole *c'est encore un autre registre*

Exemple : Je vais déjeuner chez un couple qui a une maison neuve avec pelouse. J'arrive un peu en avance. Je vois le père et l'enfant qui se roulent sur l'herbe, braillent, etc. Je me dis : ici, c'est beaucoup trop sérieux, il ne faut pas que je les dérange. J'entre dans la maison où, répartition des rôles, la femme cuisine. Elle dit : « regardez-le ; il est pire que son gosse, il est retombé en enfance ; il fait l'enfant ». Oui, il fait l'enfant, car on fait aussi l'enfant après l'avoir conçu, en faisant l'enfant soi-même ; le père a perdu la parole, il y a un aspect de non-contrôle, de *démaitrise*, nécessaire à ce que ça marche bien entre eux : ne faut pas penser... la folie. Du moment où le père réfléchit, et cherche à ne pas faire mal, etc., le charme est rompu. Il y a donc une logique du « *faire l'amour* ». Quand le père redevient père, il *aime* son enfant, il le nourrira, le punira au besoin... Il y a le registre de l'immédiateté et celui de la *distance*, qui suppose des moyens (nourriture) ; alors que le premier est un peu *fusionnel*.

Exemple : Un garçon et une fille se plaisent et prennent le risque d'un dîner au restaurant : un dîner « de têtes », face à face. Ce sont deux êtres séparés, distants, et grâce au contenu de la conversation, ils assurent une continuité dans les êtres discontinus qu'ils sont. Puis, les circonstances aidant, il y a contact des mains : ça a basculé. Peu

importe la conversation ; ils sont en continuité...

« Lorsque le corps entre en jeu... » c'est un autre niveau de rapports.

Donc, on peut parler de la sexualité, mais on peut aussi *lui laisser la parole*, voir quel est son langage, qu'est-ce qu'elle dit aux autres de nous. On peut lui laisser la parole, laisser l'univers des désirs, des pulsions s'exprimer en nous.

1 — Comment est-ce qu'on parle de la sexualité ?

On a l'habitude d'y repérer quatre dimensions qui s'interpénètrent :

Composante génitale : elle se manifeste dans des expressions comme celles-ci : je veux un enfant de toi, voilà *mon* fils, l'hériter du *nom*... c'est la réalité de l'amour humain la plus physiologique, qui relève de l'instinct ou du désir : du désir de survie, d'union **physique**, de procréation...

— une comparaison (peu indiquée) dans le domaine animal, lequel ne relève que de l'instinct : c'est le rut. La génitalité animale est réglée, codée, ne se manifeste que quand ça marche ; chez les humains, elle est a-réglée, le « désir de... » se manifeste intempestivement ; il appartient à l'homme de régler, de gérer, de chercher *ce qu'il va faire avec ce désir-là*. L'animal ne peut pas rater sa vie sexuelle, alors que l'homme *peut* réussir la sienne, mais c'est confié à sa responsabilité ; l'homme a à se déterminer.

— « L'organe sexuel principal, c'est le cerveau ». De fait, la génitalité ne se réduit pas aux organes sexuels. Elle est coextensive à notre être. Nous sommes « désir de ». Ce serait aberrant de localiser le désir génital. C'est la personne qui est vouloir de survie, vouloir d'union, même s'il y a des zones d'éveil privilégiées.

Dimension érotique. Les civilisations africaines seraient à dimension génitale essentielle, la nôtre, à dominance érotique. Ici, c'est « tomber amoureux », là-bas, c'est plutôt « désirer une femme ». Ici, le monde du sentiment est présent tout de suite : passion, extase... Cf. Genèse (2^e récit) et l'émoi, l'émerveillement d'Adam devant Eve : Adam en nommant les animaux qui défilent marque son appropriation. En voyant Eve, il perd le souffle ; dans un deuxième temps, il s'exprime : os de mes os, chair de ma chair ; il est fasciné ; nous sommes des êtres de fascination, d'émoi, capables *d'être émus* : c'est cela, la composante érotique.

L'érotique n'est pas localisable, même s'il y a des zones érogènes, si on aime se parer, se maquiller... Il est aussi co-extensif à notre être. Pour Gabriel Marcel, il est plus du côté de l'avoir que du côté de l'être ; mais *ce n'est pas péjoratif*. L'autre me fascine plus par ce qu'il a que parce qu'il est : voix, silhouette, yeux... Il y a un risque de *glissement de l'érotique à l'érotisme*.

Cf. Dernier tango à Paris : les partenaires font l'amour tout le temps, mais

s'interdisent de se dire leurs noms : pas d'envie de conjuguer leurs existences, seulement un contrat de jouissance réciproque. Pas de relations interpersonnelles, et l'insignifiance de l'érotisme, c'est qu'il ne mène pas à rencontrer une personne. Il risque de devenir une obsession.

Relations interpersonnelles : « Pourquoi l'aimes-tu ? Parce que c'est lui, parce que c'est moi ». « Avec toi, je... » les verbes donner, recevoir permutent leur signification, chacun fait le bonheur de l'autre.

Autrefois on disait que l'amour érotique était captatif et l'inter-personnel oblatif. C'est faux ; il y a autant de plaisir à donner qu'à recevoir. Il n'y a pas de hiérarchie. Rien de plus faux que « je me donne à toi », car alors, je n'existe plus.

L'ouverture à l'universel : Cf. St Exupéry... regarder ensemble dans la même direction. Jean Le Dû dit : la vie ne se vit bien que si elle est vie pour un autre, mais la vie pour un autre ne se vit bien que si elle est vie pour beaucoup d'autres (cf. faire corps avec). La diade est destructive ; la triade est créatrice. « Même si on fait l'amour dans un lit clos, il faut ouvrir les portes sur la cité ».

2 — Si on laissait parler la sexualité (jusqu'ici, c'est un discours sur ...) qu'est-ce qu'elle nous dirait sur nous-mêmes ? à nous-mêmes ?

C'est presque un contresens de dire ce que je vais dire d'une manière profes-

sorale, mais c'est ainsi. Alors, essayez de l'entendre autrement.

La sexualité nous dit que nous sommes tous des « Hollandais »

(Essayer l'écoute flottante...). Ils ont failli ne jamais devenir des hommes, car dans un temps primordial, ils étaient les seigneurs des mers ; en pleine mer (mère), dans une sorte de tout océanique et indifférencié, sans limites, sans frontières. Tout était facile. Un jour, ils ont conquis leur territoire sur la mer (mère). Ils ont commencé à devenir quelqu'un. Ils sont devenus *des êtres finis, limités, dans un espace délimité* ; ils se sont construit des digues. Ils n'étaient plus que Hollandais ; ils ont des frontières, et donc des voisins avec lesquels ils peuvent entrer en relation. Les digues, c'est astucieux ; elles représentent ma peau, mes frontières, est-ce que j'y suis bien ? (Valéry : « la peau, c'est ce qu'il y a de plus profond »). Les digues ont des trous, pour qu'ils puissent de temps en temps avoir le plaisir de retourner en pleine mer, de ne plus faire qu'un, en osmose et confusion.

On peut être envahi par la mer (mère) ou retourner dans son sein, celui de notre Mère l'Eglise, ou un autre, ou dans la Maison-Mère, ou dans une Communauté où il n'y a pas d'oppositions (cf. Les groupes charismatiques, parfois), où on est négateur de la différence et du conflit. Les trous de nos digues sont les trous de notre peau : des zones sensibles : bouche, nez, oreilles, sexe. Seul le nombril de la pleine mer s'est cicatrisé.

Naitre, c'est accepter de n'être que... un parmi d'autres. Un homme aimerait imaginer la vie au féminin, entrer dans une peau de femme... Mais un Hollandais n'est pas un Belge. Nous sommes *ouverture sur fond de manque*. Il y a en nous un « *manque à être* » et un « *désir d'être* ». C'est le mythe de « l'*Androgyne* » ; autrefois, on ne faisait qu'un ; puis les dieux ont coupé cette boule en deux, et la femme, ou l'homme se met en quête de sa moitié, de l'os de ses os et de la chair de sa chair ; ce n'est pas un objet étranger. Etre homme, c'est ne jamais se clore sur une suffisance : manque à être et appétit d'être. Jamais un homme ne comblera un autre homme, ainsi sommes-nous définis comme des êtres de désir, d'incomplétude et d'ouverture.

Autour de mots comme : désir, altérité, communion, distance, différence, une série d'exemples :

TEXTE DE GIBRAN SUR LE MARIAGE.

« Vous êtes nés ensemble et ensemble vous resterez toujours.

Vous resterez ensemble quand les blanches ailes de la mort disperseront vos jours.

Oui, vous serez ensemble jusque dans la silencieuse mémoire de Dieu. Mais qu'il y ait des espaces dans votre communion,

Et que les vents du ciel dansent entre vous.

Aimez-vous l'un l'autre, mais ne faites pas de l'amour une entrave :

Qu'il soit plutôt une mer mouvante entre les rivages de vos âmes.

Emplissez chacun la coupe de l'autre mais ne buvez pas à une seule coupe.

Partagez votre pain mais ne mangez pas de la même miché.

Chantez et dansez ensemble et soyez joyeux, mais demeurez chacun seul.

De même que les cordes d'un luth sont seules cependant qu'elles vibrent de la même harmonie.

Donnez vos cœurs, mais non pas à la garde l'un de l'autre.

Car seule la main de la Vie peut contenir vos cœurs.

Et tenez-vous ensemble, mais pas trop proches non plus :

Car les piliers du temps s'érigent à distance,

Et le Chêne et le Cyprès ne croissent pas dans l'ombre l'un de l'autre ».

TEXTE DE MANNICK. FAUT-IL UN PEU TE PERDRE ?

*Tant que j'aurai besoin de toi
comme un poisson de l'océan
tant que j'aurai besoin de toi
comme un oiseau des mains du vent
ma vie sera ta vie*

*mais grises nos saisons
mon cœur sera ton cœur
mais froides nos passions.*

*Faut-il un peu te perdre
pour t'aimer vraiment
faut-il un peu te perdre
pour t'aimer longtemps ?*

*Tant que je ne verrai que toi
comme la terre voit le ciel*

*tant que je ne verrai que toi
comme le jour voit le soleil
mes yeux seront tes yeux
mais vide l'horizon
mes mains seront tes mains
mais pauvre la moisson.
Faut-il un peu te perdre*

....

*Tant que je ne dirai que toi
comme l'abeille dit le miel
tant que je ne dirai que toi
comme la vague dit le sel
ma voix sera ta voix
mais triste ma chanson
mon corps sera ton corps
mais fades nos frissons.
Faut-il un peu te perdre...*

Autre idée : le langage de la sexualité c'est le langage du corps qui est un autre type « de conjugaison »... Plus le corps est corps et moins il est matière, Péguy parlait du corps spirituel. C'est lui qui fait l'expérience de la finitude, de la différence, de la communion, de la solitude, etc. C'est de la méta-physique qui se dit dans le physique du corps.

Par rapport à la « libération » sexuelle, je dirai la nécessité de douter dans l'enthousiasme. Autrefois, la sexualité n'était

rien de bien, puis l'Anneau d'Or, les équipes Notre-Dame ont renversé le mouvement et l'ont idéalisée. Mais non, la sexualité est entre rien et tout. Elle n'est pas seulement du côté du plaisir, mais du tragique, du doute, de la peur, de l'interrogation ; c'est de sa nature ; puissance et culpabilité vont ensemble : pensez à tout le vocabulaire de la conquête amoureuse... Il y a toute une face nocturne de la sexualité, qui est aussi sa réalité.

Cf. ANNE PHILIPPE (LE TEMPS D'UN SOUPIR) :

« Ta voix, ta pensée, les mots dont tu te sers me sont les plus familiers du monde... chacun peut terminer la phrase commencée par l'autre. Il arrive que toute distance soit abolie : on peut croire à la perfection du monde ; on voudrait ne plus retomber dans le cycle des combats. Nous avons été dieux, il est difficile de redevenir hommes ». (un tragique... du doute...).

C'est pour cela qu'on parle du mystère humain de la sexualité.

Merveille — Errance — Enigme

Ecouter son être de femme ou d'homme, c'est naviguer avec ces trois mots.

Lettre aux Communautés de la Mission de France et de l'Association

Mission de France - B. P. 124 - 94121 Fontenay-sous-Bois Cedex

C.C.P. Paris 21.596.44 V - Tél. 875.05.07 - Directeur gérant : Francis Corenwinder

**Comité de rédaction : Hugues Derycke, Pierre Gerbé, Albert Grimaux,
Maurice Hérault, Marcel Massard, Clément Pichaud, Jean Vinatier.**

France et étranger : abonnement 1981 ordinaire : 60 Fr

abonnement de soutien : 80 Fr - le numéro, franco : 10 Fr

nous consulter pour les envois par avion ou sous pli cacheté.

Pour tout changement d'adresse, envoyer la dernière bande et 5 Fr en timbres.

Maquette : J.M. Bertholle
